

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1921

THÈSE

N°

384

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Madame MARCHAND

MONOGRAPHIE

DU

CANTON DE SUMÈNE

(GARD)

Président : M. CH. RICHET, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, rue Racine, 15

1921

584

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1921

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Madame MARCHAND

MONOGRAPHIE

DU

CANTON DE SUMÈNE

(GARD)



Président : M. CH. RICHEL, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

45, rue Racine, 45

1921

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN : M. ROGER
ASSESEUR : G. POUCHET
PROFESSEURS

Anatomie.	MM	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale		CUNEO
Physiologie.		CH. RICHET
Physique médicale		ANDRÉ BROCA
Chimie organique et Chimie générale		DESGREZ
Bactériologie		BEZANÇON
Parasitologie et Histoire naturelle médicale		BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales.		MARCEL LABBÉ
Pathologie médicale		RENON
Pathologie chirurgicale.		LECENE
Anatomie pathologique.		LETULLE
Histologie		PRENANT
Clinique thérapeutique chirurgicale		PIERRE DUVAL
Pharmacologie et matière médicale		POUCHET
Thérapeutique		CARNOT
Hygiène.		BERNARD
Médecine légale.		BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie		MENETRIER
Pathologie expérimentale et comparée.		ROGER
Clinique médicale	}	ACHARD
		WIDAL
		GILBERT
		CHAUFFARD
Hygiène et clinique de la 1 ^{re} enfance		MARFAN
Clinique des maladies des enfants.		NOBECOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.		DUPRÉ
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.		JEANSELME
Clinique des maladies du système nerveux.		PIERRE MARIE
Clinique des maladies contagieuses		TEISSIER
Clinique chirurgicale	}	DELBET
		GOSSET
		LEJARS
		HARTMANN
Clinique ophtalmologique		DE LAPPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.		LEGUEU
Clinique d'accouchements	}	BAR
		COUVELAIRE
		BRINDEAU
		J.-L. FAURE
Clinique gynécologique.		AUGUSTE BROCA
Clinique chirurgicale infantile		VAQUEZ
Clinique thérapeutique.		SEBILEAU
Clinique d'Oto-rhino-laryngologie.		

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI	DUVOIR	LARDENNOIS	RATHERY
ALGLAVE	FIESSINGER	LELORIER	RETTERER
BASSET	GARNIER	LEMIERRE	RIBIERRE
BAUDOUIN	GOUGEROT	LEQUEUX	RICHAUD
BLANCHETIERE	GREGOIRE	LEREBOLLETT	ROUSSY
BRANCA	GUENIOT	LERI	ROUVIERE
CAMUS	GUILLAIN	LEVY-SOLAL	SCHWARTZ(A.)
CHAMPY	GUILLEMINOT	MATHIEU	TANON
CHEVASSU	HEITZ-BOYER	METZGER	TERRIEN
CHIRAY	JOYEUX	MOCQUOT	TIFFENEAU
CLERC	LABBE HENRI	MULON	VILLARET
DEBRE	LAIGNEI-LAVASTINE	OKINCZYC	
DESMAREST	LANGLOIS	PHILIBERT	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur RICHEL

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie des Sciences
et de l'Académie de Médecine
Commandeur de la Légion d'honneur

*En toute reconnaissance de
l'honneur qu'il me fait.*

A MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX

Monsieur le Doyen DEBOVE (*in memoriam*)

Monsieur le Professeur de LAPERSONNE

Messieurs les D^{rs} BAZY et BOISSARD

*En remerciement de leur constante
bienveillance.*

A MES CAMARADES ÉTUDIANTS
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

*Dont je garde collectivement les
meilleurs souvenirs d'obligeance
et de courtoisie.*

MONOGRAPHIE DU CANTON DE SUMÈNE

(GARD)

PREMIÈRE PARTIE

Tandis que l'Académie des Sciences morales et politiques poursuit son enquête sur « les causes morales, économiques et sociales de la diminution de la natalité » on peut juger que les médecins ont eux aussi le droit et le devoir d'apporter leur contribution à cette étude. Rien ne serait plus fâcheux, n'est-il pas vrai, que de voir notre corporation se désintéresser de son rôle social pour se cantonner dans celui de la médecine individuelle et on doit entendre avant tout par sa fonction sociale celle qui consiste à étudier, aider et soutenir les familles.

L'inspection scolaire, la visite du major à la caserne ont pour objet une collectivité inorganique ; seul le praticien qui entre au foyer de temps à autre, qui connaît quelque chose de la vie intime de sa clientèle dans les rapports d'enfants à parents et des époux entre eux, celui-là seul peut nous parler avec fruit du sujet qui nous occupe. Mais pour que cet homme oublie ses intérêts particuliers, qu'il s'élève à la hauteur des intérêts humains et patriotiques, pour qu'il

ait le goût d'observer dans son ensemble le groupe urbain ou rural au milieu duquel il a fixé sa vie professionnelle, il faut que son esprit ait reçu une éducation préparatoire.

Il paraît donc regrettable que ce grand sujet du nombre et de la composition de notre peuple ne soit pas même effleuré pendant les études, pourtant si longues, de nos jeunes médecins. Le labeur de leur existence doit positivement être de faire vivre la France davantage et ils ne savent rien (s'ils ne sont, pas hasard personnel, des amoureux du chiffre) de l'état réel de la population française.

Les statistiques trompent, déclarent les paresseux ; oui sans doute, mais que diraient-ils si, fidèles à cette maxime, les banques auxquelles ils confient leur fortune se dispensaient d'établir un bilan. On peut mesurer les progrès d'une science à l'usage qu'elle fait des chiffres, voilà une assertion moins frivole et qui n'est nulle part plus applicable qu'en médecine sociale.

Il ne s'agit pas évidemment d'une accumulation énorme des données alignant des régiments de décimales dont l'aspect seul inspire la terreur ; aux étudiants il suffirait de fournir les indications élémentaires qui restent pourtant ignorées de beaucoup d'esprits cultivés et dont la répétition n'est jamais stérile pour ceux qui les connaissent déjà car la composition des tableaux, leur enchassement dans les textes qui les accompagnent suggèrent à chaque examen des réflexions nouvelles.

C'est pourquoi avant d'aborder la modeste étude du canton qui fait l'objet de ce travail, avant même de la situer dans son département et sa région, il ne nous a paru ni prétentieux ni inutile de rappeler quelques faits concernant la démographie de la France elle-même. Nous espérons donc que nos juges et nos amis lecteurs ne nous dirons pas ici comme Perrin Dandin à l'Intimé, venons-en au fait et abandonnons le commencement du monde.

Si on demandait à tous les élèves de notre Faculté le chiffre de notre population française, européenne, on obtiendrait sans doute des réponses raisonnables ; mais qu'entendrait-on si l'on s'avisait de s'informer de notre empire entier ? Pourtant il est inadmissible que le corps médical (dont le rôle dans l'Etat va sans cesse croissant, le fait d'approuver ou de regretter ce phénomène ne pouvant influencer sur son existence) ne sache rien de l'organisme collectif auquel il appartient.

Être en mesure de répondre que la France mondiale contient approximativement une centaine de millions d'habitants n'exige ni grand travail, ni frais de mémoire.

Par exemple, on peut schématiser ainsi à l'extrême cette proposition, valable pour la moyenne de 1920 à 1930.

France d'Europe.....	40 millions
Territoire Afrique nord.....	18 —
Afrique équatoriale et occidentale.	18 —
Colonies Indo-Chinoises.....	18 —
Madagascar et petites colonies.....	6 —
	100 millions

Du passé n'est-ce pas un mince desiderata que de souhaiter d'un médecin cette connaissance essentielle que la France de Louis XIV pouvant être évaluée à vingt millions avait doublé de ce règne à 1914 tandis que l'Angleterre, dont les historiens discutent si au ^{xvii}^e siècle elle contenait 4,5 ou 6 millions d'habitants, était multipliée dans le même temps par le facteur 8, 9 ou 10. D'après les hypothèses que fait M. Bertillon en se basant sur les textes des auteurs latins, la Gaule vaincue par César aurait contenu six millions d'habitants.

Cette considération nous amène à un résultat double du précédent. En vingt siècles notre nation aurait fait à peu près le même chemin que sa voisine du Pas-de-Calais en deux. Le rapport entre leurs accroissements serait donc cette fois du dixième.

Ce n'est pas seulement au point de vue numérique brut que la comparaison entre deux pays voisins donne des résultats intéressants.

Si on aborde d'autres chapitres des études démographiques on ne trouve plus il est vrai de différences aussi considérables et c'est bien cette résultante frappante, le mouvement de population, qui semble être le meilleur indicateur de la puissance vitale d'une société. Mais à côté de cette donnée essentielle, il en est d'autres qu'il serait fort peu scientifique de négliger. Nous en citerons simplement deux pour mémoire, car le moindre aperçu de ces nombreux sujets d'étude nous entraînerait trop loin. Ils s'étendent chaque jour avec une rapidité surprenante, la guerre

ayant donné sous tous les cieux une forte impulsion à l'intérêt assez médiocre que le grand public apportait aux problèmes dits de l'*Eugénique*. Le terme comme il arrive fréquemment est employé dans les sens les plus contradictoires à son étymologie.

Par exemple *The Eugenic Review* de Londres imprime côte à côte des articles appelant à la croisade pour la plus Grande Bretagne « les hommes et les femmes grands, blonds, aux yeux bleus ou gris » dont M. G. P. Mudge croit avoir besoin pour fixer et augmenter proportionnellement le type supérieur du pays et les sermons anti-conceptionnels d'écrivains occupés à réconcilier Jéhovah et Onan.

Il n'apparaît pas en général que les partisans de la limitation soient soucieux de la limiter elle-même et il est à présumer qu'ils ont recruté pas mal d'adhérents en médecine ou cléricature, car c'est devenu un sujet de discussion, dont les arguments statistiques se serrent de près, que de savoir qui l'emporte dans la course à la mort de l'élite anglaise, des médecins ou des pas teur

On est amené à observer que si la comparaison des natalités entières est relativement simple, celle si intéressante aussi des natalités considérées par rapport aux groupes professionnels est d'une confusion inextricable. Les métiers ne correspondent qu'à peu près comme le prouve cette querelle typique entre théologiens et disciples d'Esculape qui ne saurait se poursuivre chez nous. De même la légitimité des naissances varie du tout au tout selon les

lois d'un milieu donné, facilitant ou interdisant le divorce et surtout selon le traitement accordé aux filles-mères. A côté de ces problèmes où les faits physiologiques et les considérations sociales s'enchevêtrent si inextricablement, il en est d'autres qui prennent rang pour la précision après la natalité générale et qui ont pour le médecin et le physiologiste un attrait tout particulier.

Un de ceux-ci est le phénomène auquel on a donné le nom de *variation mensuelle*. Si on rapporte à 12.000 les naissances qui se sont produites pendant toute l'année dans un pays donné, comment sont-elles réparties entre les douze mois qui l'ont composée. Non pas également, ni par des inégalités du hasard. On peut construire la courbe pour une longue période d'années et on obtient de remarquables coïncidences de maximum et de minimum. Il en va de même si on compare non pas les années successives d'un pays mais les courbes des pays voisins. Ici les maximums seront un peu plus précoces, là plus tardifs et on remarque aussitôt que la latitude et le climat correspondent à cette influence saisonnière ; on constate aussi que l'écart entre les maxima et les minima est plus ou moins accusé et on rattache cette remarque à l'existence plus ou moins artificielle des cités où les influences saisonnières se font moins sentir.

On entend par l'expression *masculinité* le rapport constamment supérieur à un entre les naissances des garçons et celles des filles. Il s'en faut de beau-

coup que le phénomène soit encore étudié comme il le mérite et cela parce que pendant longtemps on a hésité sur sa signification. Une masculinité faible 1.030 ou forte 1070 par exemple coïncide t-elle indifféremment avec une natalité élevée ou avec un coefficient de décès haut ou bas. En un mot rencontre-t-on la masculinité accusée dans les périodes d'expansion ou de regression (au moins relatives) ou bien surgit-elle au hasard sans lieu apparent avec les autres faits démographiques.

Le vieil instinct familial qui sous tous les cieux fait désirer des fils pèse sur l'opinion générale. La mère est fière de donner le jour à un mâle et les démographes avec la même naïveté tendent à conclure que plus une race est belle et forte plus elle aura une proportion élevée de garçons. Le long passage où Arsène Dumont s'efforce de tirer ces conclusions de l'étude du Canton de Vitteaux est intéressant en ce qu'il montre comment les meilleurs esprits travaillent inconsciemment les statistiques avec une arrière pensée finaliste. Aussi après des pages consacrées à ces cantons nous voyons comment M. Dumont dispose en deux lignes du phénomène mille fois plus grand de l'Angleterre en disant : Le même abaissement de la masculinité se produit en Angleterre malgré l'état très satisfaisant de la natalité et là il peut être attribué à la jeunesse d'un grand nombre de pères anglais mariés avant l'âge de vingt cinq ans (!) .

Evidemment les deux contrées à pullulement

maximum, les Indes et la Chine, ne fournissant jusqu'à ce jour aucun renseignement, il faut bien nous contenter des statistiques fournies par les pays européens. Ici l'exemple de l'Angleterre n'est pas seul. Il y a la France lui faisant contraste avec sa masculinité qui s'abaisse difficilement de 1.060 au début du siècle dernier jusqu'à 1.048 pour la période précédant la guerre. Ni l'une ni l'autre ne sont isolées dans leurs groupes de races, l'ensemble des quatre pays latins : France, Italie, Espagne, Portugal a une masculinité nettement supérieure à celle du groupe anglo-saxon, Angleterre, Allemagne.

D'autre part, il faut remarquer que les natalités espagnoles et italiennes étant très grandes on ne peut pas établir de corrélation entre la masculinité et la fécondité décroissante. On serait donc tenté d'en faire une caractéristique de race et cette proposition contiendrait sans doute une part de vérité, mais comme la masculinité n'est pas fixe, il n'en resterait pas moins à chercher la loi de la variation. Nous ne pouvons pour cela remonter les siècles de notre histoire, faute de documents et il faut donc juxtaposer des faits connexes ou bien saisir des fluctuations rapides. Nous en citerons un petit nombre espérant que le hasard les fera tomber sous les yeux du chercheur qui en ayant recueilli d'autres pourra articuler ces membres épars.

Mais avant de quitter le point de vue latin, il nous faut encore lui consacrer une réflexion. Si la masculinité est haute en France avec un coefficient natali-

taire infime, également élevée en Italie où il naît beaucoup d'enfants et plus marquée encore en Espagne et Portugal où il en naît plus encore, nous avons pu dire en effet que le phénomène ne paraissait pas être fonction de la fécondité de la race. Mais le problème démographique a deux faces, naissances, décès, et c'est en fin de compte l'accroissement de la race qui est le point intéressant. Or là nous retrouvons pour l'ensemble des pays du sud de l'Europe un trait commun à ajouter à celui de leur forte masculinité, ils ont depuis cent ans une augmentation numérique beaucoup plus faible que celle du groupe germanique.

Nous avouons que cette considération à elle seule nous inciterait à penser que masculinité basse et résultats démographiques favorables pourraient avoir tendance de s'associer.

Au point de vue animal, nous avons les expérimentations qui bien qu'onéreuses à poursuivre sur les grands mammifères ont été faites assez nombreuses et tendent toutes à montrer que la nutrition défavorable augmente la proportion des mâles.

Les études de E. Rumley Dawson réunies dans un livre : *Causation of sex* sont des plus instructives et se poursuivent dans un grand nombre de divisions du règne animal. Il est évident que dans les expériences non provoquées (épreuves d'une grande sécheresse par exemple) il est extrêmement difficile à déterminer exactement l'époque à laquelle les mouvements ont

commencé à se faire sentir et de dire par conséquent s'ils ont duré pendant toute la préparation du mâle à la monte, et des femelles à la fécondation. Les expériences, bien entendu, ont été conduites dans les deux sens, nourriture et soins exceptionnellement bons fournis aux deux sexes avant l'imprégnation donnant alors l'abaissement de la masculinité moyenne.

Le cas humain le plus frappant à rapprocher de ces conceptions heureuses est celui des naissances illégitimes. Au premier abord cette statistique d'un écart des sexes entre les enfants des filles-mères et des épouses légitimes paraît si surprenant qu'il faut en accumuler les preuves pour se convaincre de son bien fondé.

Mais pour notre pays des auteurs comme le Dr Mazel, Levasseur etc... et la confirmation de leurs vues par les démographes étrangers nous placent sur un terrain solide ; les enfants naturels présentent constamment une masculinité inférieure à la moyenne de leur pays et de leur temps.

La réflexion suivante se produit invariablement, la proportion des premiers-nés étant infiniment plus forte sur l'ensemble des bâtards est-ce là qu'il faut chercher l'explication ? Mais nous voyons au contraire, que des hommes compétents et particulièrement le Dr Jacques Bertillon inclinent à penser que le premier fruit des mères apporte des chances de masculinité supérieure à la moyenne. Si les études qui se poursuivent corroborent cette vue, il sera non

seulement intéressant de la rapprocher de la légère infériorité sprotive et intellectuelle que les collègues anglais attribuent aux premiers-nés ; mais encore elle rendra la féminité intense des *naissances naturelles doublement frappante*. A notre humble avis, nous ne voyons provisoirement d'autre théorie à suggérer que celle-ci. La maternité illégitime en regard avec l'enfantement régulier est caractérisée par ce contraste : elle apporte des peines, des chagrins, des difficultés matérielles considérables à la fin de la grossesse, mais l'acte sexuel initial est accompli favorablement en raison de l'attraction spontanée du désir indépendant de toute considération sociale qui a rapproché le père et la mère. Par acte sexuel initial il ne faut d'ailleurs pas entendre le coït fécondant considéré isolément, mais l'ensemble euphorique de la sensualité et des représentations psychiques tonifiantes, vanité etc... qui sont inhérentes à l'état amoureux payé de réciprocité.

Au pôle social opposé à celui de l'amour enfant de bohème, il faut placer le groupe des fratries nombreuses. A notre connaissance, le seul travail sérieux qui ait été fait sur la proportion des sexes dans les familles classées d'après le nombre de leurs rejetons est celui qui a été dirigé par le Ministère de l'Intérieur du royaume de Saxe pendant dix années de 1876 à 1885. Mais ce seul relevé est d'une grande valeur puisqu'il porte sur une masse considérable de cas. Or, les résultats ne sont pas indécis, la masculinité des fratries de 7 à 12 est trop au-dessous de

celle des six premières classes pour qu'on puisse y voir un jeu du hasard. Là encore, il nous paraît assez difficile de contester que l'abaissement de la masculinité coïncide avec une sélection de générateurs robustes, de couples sains et bien adaptés. A cette simple constatation : 1 masculinité basse des pays d'Europe qui ont présenté pendant tout le cours du XIX^e siècle l'accroissement net le plus élevé (1) ; 2 études sur les animaux donnant des résultats analogues dans les directions opposées (régime de jeûne et régime de luxe sain et sans pléthore) masculinité accrue ou diminuée presque invariablement au gré de l'expérimentateur (2) ; 3 masculinités basses des naissances naturelles ; 4 masculinités basses des familles nombreuses, nous voulons ajouter un document établi en Angleterre pendant la guerre car il trouve bien ici sa place et nous paraît extrêmement intéressant.

Revue Eugénique anglaise, juillet 1918, p. 78 : *La guerre et la balance des sexes* par Jastazebsky. « Pendant les dix semestres comptés jusqu'à la fin de 1917 pendant lesquels toutes les naissances furent celles de « War babies » (bébés de guerre) la proportion fut celle de 1.045 garçons pour 1.000 filles. Pendant quarante ans avant la guerre la proportion fut de 1.038. Cette moyenne ne fut jamais dépassée

1. La Russie semble avoir un indice moyen, mais les chiffres ne sont fournis que pour très peu de temps.

2. Au gré de l'expérimentateur doit être pris pour le sens du mouvement et non quant à une précision numérique.

pendant plus de quatre trimestres successifs, tandis que pendant les dix trimestres en question, elle n'est pas tombée en dessous de 1.043. Nous ne discuterons pas des causes physiques de ce fait, mais comme l'a dit le registrar général dans son adresse présidentielle : « Un accroissement aussi marqué et continu pendant une si longue période de temps ne saurait être considéré comme une circonstance accidentelle. »

Nous serons aussi circonspects que l'écrivain de la Revue anglaise, mais ce qui est bien certain c'est qu'on ne peut pas représenter sans paradoxe l'état de la population anglaise, non plus que de la nôtre pendant la guerre, comme une exaltation perpétuelle causée par la joie de combattre.

La guerre est une lourde épreuve momentanée, cela est généralement admis, même parmi les auteurs à mentalité prussienne qui prétendent qu'elle agit favorablement si on considère un cycle historique tout entier. Nous voyons donc, en somme, que par suite des restrictions alimentaires, de fatigues excessives ou de dépression psychique ou encore de la combinaison des trois facteurs on a constaté un relèvement brusque de la masculinité.

Ce fait est extrêmement intéressant pour nous Français qui présentons tout ensemble une natalité faible et une masculinité forte puisqu'on ne connaît aucun moyen volontaire d'agir directement sur le sexe de l'enfant. (Nous ne faisons pas état des suppositions assez vagues qui ont été faites sur l'influence de la date du coït par rapport à celle des règles).

Quelques parents français, des propriétaires ruraux surtout restreignent plus volontiers leur famille à un seul garçon qu'à une seule fille.

Ils ne sont pas très nombreux ; d'abord la majorité des familles limitées a pour idéal ce que nos voisins de l'Est appellent dédaigneusement notre « zwei kinder system », le fils et la fille ; d'autre part un nombre considérable de gens qui ne veulent qu'un enfant sont dans l'indifférence quant à son sexe. Ceux qui procréent pour ainsi dire à contre-cœur pour obtenir soit un fils ou plus rarement une fille, ayant déjà suffisamment de rejetons de l'autre sexe (un ou deux au plus) ne peuvent influencer sur les statistiques.

Rien ne prouve d'ailleurs que si tous les parents d'un premier né fils se reposaient sur leurs lauriers, seuls les auteurs des filles faisant une tentative nouvelle, que la balance des sexes des numéros deux en serait modifiée. Dix mille femmes ayant eu des filles auraient-elles en second lieu plus ou au contraire moins de garçons que dix mille mères de garçons. C'est plus que douteux, la très légère présomption serait pourtant en faveur de nouvelles filles puisque la tendance propre des organismes considérés serait dans cette direction, tandis que la loi d'alternance n'existe pas du tout.

La masculinité, nous le répétons, est donc totalement indépendante jusqu'à nouvel ordre de la volonté des parents. D'autre part, le nombre des enfants uniques quoique anormalement forts dans notre pays, n'est pas assez grand pour que la fraction

de masculinité supérieure des premiers nés signalée par M. Bertillon, soit susceptible de retentir sur les statistiques globales.

En résumé, le fait de masculinité française haute actuellement quoiqu'elle soit loin d'atteindre le chiffre de 1.068 qu'elle présentait après la révolution et les guerres du premier empire, est peut-être un de ceux qui doit faire réfléchir le plus les hommes qui voient dans notre dépopulation une simple aberration de la raison raisonnante. Ces lignes ne doivent pas être prises bien entendu comme une absurde suggestion que la limitation voulue des naissances ne soit pas la cause principale, on pourrait dire unique, de la dite dépopulation. Mais de même que l'impulsion au suicide est pour le médecin une entité morbide, de même la perversion de l'instinct créateur n'est-il pas aussi pathologique ? On peut prétendre que l'instinct procréateur n'existe pas intrinséquement et que le désir sexuel est le seul promoteur de la fécondité. Ce qui se passe à cet égard dans les profondeurs de la brumeuse conscience animale nous échappe, mais il est patent que dans l'humanité cet instinct guidé par les religions, fortifié par les traditions nationales et mis à la base des méthodes éducatives des filles depuis la première poupée, existe fort puissamment. Sa négation aussi peut se tracer à travers les siècles. Malthus pas plus qu'un autre n'était nouveau sous le soleil. Le flux et le reflux sont éternels dans le cœur de l'homme entre la paternité voulue et l'angoisse des bouches à nourrir. Aussi la Chine, terre classique des infanti-

cides, présente-t-elle ce contraste que la grossesse d'une femme s'y annonce par l'expression « elle a de la joie ».

C'est dans la variation de ces tendances opposées que se résume l'histoire des peuples ascendants et prolifiques ou timides, vaincus et déprimés. Si donc on ne veut pas dire que la France est malade organiquement, que l'on reconnaisse au moins qu'elle a davantage besoin des secours de bons psychiatres et d'un régime tonifiant que d'anathèmes et de vitupérations. Les psychoses, bien que ce soient des maladies subtiles, ont souvent des symptômes que l'on doit déceler au laboratoire ; nous ne serions pas surpris si la masculinité était bientôt classée parmi les signes de la névrose sociale. Nous parlons au dubitatif, car le problème n'a pas encore une documentation suffisante, on peut seulement affirmer qu'elle est sérieusement amorcée.

On ne saurait en dire autant de la question de la stérilité et nous avouons avec tout le respect dû à nos maîtres qu'ils nous semblent avoir adopté bien rapidement la thèse que la proportion des ménages inféconds est à peu près universelle et que notamment en France elle n'est pas supérieure à la normale.

Les services compétents nous paraissent n'avoir fait que de très vagues efforts pour débayer le terrain et le travail serait extrêmement ardu. Il faudrait en effet sérier des nombres très élevés d'unions contractées au même âge (ou avec la légère différence

correspondante au degré de précocité des races considérées) et étudier séparément l'infécondité de chacune des classes. Dire qu'en France, dans les cinquante dernières années, et pour les célibataires, l'âge moyen au mariage des épouses a été de 23,50 et celui des époux de 27,90 ne donne qu'une idée très approximative. Comme le fait remarquer le rapporteur du chapitre nuptialité dans l'Annuaire du mouvement statistique de la population : « Si les mariages précoces et les mariages tardifs deviennent en même temps plus nombreux ou plus rares, s'il se produit par exemple une concentration autour de l'âge moyen, celui-ci ne varie pas bien que le classement des mariés par âge soit très notablement modifié. » Pour donner en passant une idée de l'insuffisance des documents sur la matière, nous citerons les inductions qu'en est réduit à donner un homme comme M. Bérillon, qui joint à une grande puissance de travail des moyens d'investigation exceptionnels.

Dans la « dépopulation de la France », nous lisons : « Les statistiques parisiennes ne font pas de différence entre les ménages qui n'ont jamais eu d'enfants et ceux à qui la mort les a enlevés. Les statistiques de Berlin écartent sans en indiquer le nombre les couples qui sont dans le second cas ; à Rio de Janeiro enfin, les deux classes de ménages sans postérité sont nettement établies. On a donc le tableau ci-après.

o/o de ménages ayant duré de quinze à vingt-cinq ans

	N'ayant jamais eu d'enfant.	Enfants tous morts.	Sans enfant au recensement.
Paris.....	?	?	153
Berlin.....	12,8 o/o	?	?
Rio de Janeiro.....	11,3 o/o	2 o/o	133

On peut conclure de ce tableau, sans trop d'audace, que la proportion des familles n'ayant jamais eu d'enfant, quoique ayant duré de quinze à vingt-cinq ans est à peu près la suivante :

Paris	13,3
Berlin	12,8
Rio de Janeiro	11,3

La différence n'est pas considérable (?), elle est en notre défaveur assurément. Mais on peut l'expliquer en admettant, ce qui est vraisemblable, que d'assez nombreux ménages n'ayant eu (volontairement) dans les quinze premières années de leur mariage que un ou deux enfants, les ont perdus sans pouvoir ou même vouloir les remplacer par d'autres venus plus tard. De sorte que le nombre des familles ayant eu une progéniture et l'ayant entièrement perdue — nombre que nous avons d'après la ville de Rio de Janeiro évalué à 2 o/o est probablement plus considérable à Paris qu'à Rio.

L'idée exprimée est en effet logique, mais comme elle aboutit à une hypothèse des plus vagues, elle nous laisse libres de supposer que le chiffre de la

stérilité parisienne est en réalité inférieure, égale ou supérieure à celle de Rio de Janeiro.

Nous retenons qu'entre Berlin et Rio de Janeiro la stérilité absolue varie de 11,3 et 12,8 et cet écart est loin de nous paraître insignifiant.

M. Bertillon conclut au contraire : « en chiffres ronds on peut dire que la proportion des mariages stériles varie de 19 à 13 0/0, chiffres qui se rapprochent assez de ceux que les gynécologistes avaient trouvé au moyen de documents plus imparfaits. La stérilité en France n'est pas plus grande qu'ailleurs et ce n'est pas là la cause de notre faible natalité ».

Que la stérilité volontaire ne soit pas un facteur important du problème, on l'accorde sans peine, mais encore une fois il n'est nullement prouvé qu'elle ne soit pas relativement élevée dans notre pays.

C'est un point qu'il serait intéressant, quoique difficile, d'étudier.

Nous voulons dire comme nous l'avons expliqué plus haut, que la recherche de la progéniture d'une catégorie spéciale de mariés (par exemple femmes de 20 à 25 ans, maris de 25 à 30 ans au moment du mariage) est une tâche malaisée pour les services de statistique.

Quant à évaluer la proportion des conjoints qui n'ont voulu aucun enfant, cela est aussi impossible que de spécifier combien de parents ayant un, deux, trois héritiers en sont restés à ce chiffre par nécessité ou par choix. Mais c'est précisément là où cesse le rôle

de la bureaucratie que devient intéressante l'expérience du prêtre, de l'instituteur et surtout du praticien, car le démographe a un égal besoin de l'esprit de finesse et de l'esprit de géométrie.

Que la déontologie ne se borne pas à fixer les devoirs professionnels envers le client isolé, mais qu'elle enseigne aussi ce que le médecin doit à la communauté tout entière. Que le médecin s'assimile parfaitement cette triple notion que les données d'état-civil présentent les plus grands écarts entre des groupements très voisins ou dans un même groupe à des époques très rapprochées, que la courbe des naissances plus encore peut-être que celle des décès est extrêmement modifiable et il sera préparé à une observation fructueuse et à une action bien-faisante.

Une indication historique, comme celle que nous avons rapportée ci-dessus en comparant le développement de la Grande-Bretagne à la Gaule de César, le royaume de Louis XIV et la France d'aujourd'hui ; un tableau comme celui que suit ces lignes peuvent déjà suffire à l'illuminer.

Nous allions dire avec le secours de la grâce patriotique mais cette formule eut été de trop. L'état démographique de l'Europe a un intérêt égal pour tout cerveau pensant quelles que soient ses opinions, ses croyances et ses passions, car les hommes sont également nécessaires à toutes les doctrines et leur densité conditionne chaque phase de l'histoire. La mort fait son œuvre par la peste et la guerre dans la mesure

régulatrice indispensable des forces en présence pour la conquête du blé. Là où naît un pain, naît un homme selon l'adage cher à M. Bertillon. Mais ne serait-il pas plus exact de dire que là où naît un pain tentent de naître dix hommes. Aussi en considérant la rivalité des familles, la lutte des bourgades ou le grand conflit des races, il convient de garder présente à la mémoire la lumineuse formule d'un grand physiologiste : « Tout corps vivant est conquérant d'espace et tout conquérant d'espace tend à conquérir tout l'espace ».

Population de quelques états d'Europe de 1811 à 1911

PAYS	Superficie en millions de kilom. ²	MILLIONS D'HABITANTS sur le territoire actuel aux environs des années				ACCROISSEMENT					
						intrinsèque en millions			pourcentage		
		1811	1861	1901	1911	1811 à 1861	1861 à 1901	1901 à 1911	1811 à 1861	1861 à 1901	1901 à 1911
Angleterre....	315	18.5	29.3	41.8	45.4	10.8	16.1	3.6	58	55	8
Autr.-Hongrie.	677		32	47.1	51.4		19.4	4.3		60	9
Allemagne. . .	541	25	38.1	56.4	64.9	13.1	26.8	8.5	52	70	15
Espagne	505	11	15.7	18	19.5	4.7	3.8	1.5	43	24	8
Italie	287	18.4	25.0	32.5	34.7	6.6	9.7	0.2	36	39	7
France	536	29.1	35.8	38.9	39.6	6.7	3.8	0.7	23	10	2
Belgique... . .	29		45	6.7	7.4		2.2	0.7		30	11

Mouvement de la population des principales villes

NOTA. — Pour le recensement de 1911, voir le tableau des communes, page 74.

Arrondissement de Nîmes

	1886	1891	1896	1901	1906
NIMES.....	69.898	71.623	74.601	80.605	80.184
Aiguesmortes.....	3.906	3.981	3.897	4.511	3.899
Aimargues.....	2.708	2.731	2.766	2.811	2.764
Aramon.....	2.692	2.735	2.627	2.613	2.584
Beaucaire.....	9.824	8.947	9.020	9.145	8.764
Bellegarde.....	2.517	2.765	2.594	2.723	2.668
Bouillargues.....	2.426	2.415	2.391	2.379	2.311
Marguerittes.....	1.755	1.684	1.724	1.632	1.580
Montfrin.....	2.545	2.517	2.258	2.147	2.135
Saint-Gilles.....	5.503	5.947	6.110	6.385	6.300
Saint-Mamert.....	410	410	439	461	522
Sommières.....	3.838	3.821	3.740	3.789	3.796
Vauvert.....	4.008	4.292	4.375	4.620	4.497

Arrondissement d'Alais

ALAIS.....	22.514	24.356	24.382	24.940	27.505
Anduze.....	4.069	3.906	3.657	3.686	4.404
Barjac.....	1.854	1.766	1.655	1.176	1.606
Bessèges.....	10.653	8.675	7.962	9.040	8.219
Castillon-de-Gagnières.	2.985	2.910	3.197	3.250	3.149
Génolhac.....	1.182	1.221	1.219	1.184	1.210
Grand'Combe (La)....	11.341	13.141	13.358	11.484	11.292
Lédignan.....	638	606	682	754	788
Molières-sur-Cèze.....	2.734	2.805	2.666	2.991	2.843
Robiac.....	4.165	3.260	3.293	3.152	3.399
Saint-Ambroix.....	3.433	3.380	3.307	3.585	3.631
Saint-Florent.....	2.740	3.129	3.185	3.502	3.477
Saint-Jean-du-Gard...	3.712	3.586	3.290	3.228	3.582
Salindres.....	2.550	2.559	2.562	2.551	2.557
Vernarède (La).....	3.346	3.529	3.319	2.373	2.504
Vézénobres.....	902	905	922	914	925

Arrondissement d'Uzès

UZÈS.....	5.146	4.989	4.819	4.899	5.182
Bagnols.....	4.458	4.454	4.500	4.461	4.582
Laudun.....	1.992	1.959	1.866	1.815	1.744
Lussan.....	1.006	885	642	788	795
Pont-Saint-Esprit.....	4.962	5.262	4.289	4.798	4.906
Remoulins.....	1.350	1.375	1.323	1.362	1.345
Roquemaure.....	2.666	2.461	2.391	2.304	2.221
Saint-Chaptes.....	775	806	815	844	856
Saint-Quentin.....	2.032	2.022	2.009	1.896	1.809
Villeneuve-lez-Avignon.....	2.644	2.622	2.735	2.922	2.890

Arrondissement du Vigan

VIGAN (LE).....	5.353	5.374	5.199	5.126	4.595
Alzon.....	1.146	1.031	744	683	665
Lasalle.....	2.361	2.404	2.350	2.298	2.274
Quissac.....	1.532	1.516	1.522	1.606	1.630
St-André-de-Valborgne.....	1.704	1.619	1.587	1.565	1.541
St-Hippolyte-du-Fort...	4.079	4.516	4.446	4.226	4.117
Sauve.....	2.440	2.387	2.185	1.766	2.125
Sumène.....	2.891	2.865	2.756	2.537	2.508
Trèves.....	513	512	457	433	457
Valleraugue.....	2.855	2.799	2.550	2.443	2.525



En 1911, année particulièrement défavorable, pour 100 naissances la mortalité s'est élevée dans le Gard et les départements voisins au chiffre porté sur la carte.

(Document de l'Alliance Nationale).

DEUXIÈME PARTIE

LE GARD

Le Gard avec ses 413.000 habitants peuplant 582.523 hectares, c'est-à-dire fournissant comme chiffre de densité la moyenne de 71 est donc proche du chiffre moyen de toute la France, 73,8.

A beaucoup d'autres égards, on y trouve cette caractéristique de la mesure. Nature heureuse, équilibrée, s'élevant graduellement des plaines fertiles des vignobles aux altitudes cévénoles dont aucune, pas même le mont Aigoual, dont l'observatoire est situé à 1.500 mètres, ne connaît les neiges éternelles.

Toutes les formes de fécondité du sol et du sous-sol de la plaine et de la montagne s'y trouvent groupées dans un cadre restreint.

On ne peut guère mentionner comme avantage l'accès de la Méditerranée car depuis le temps où le roi saint Louis s'embarquait pour la Croisade à Aigues-Mortes, le recul des flots a été si régulier, l'ensablement si constant, que la côte de France ne représente plus qu'une immense lagune où est menacé de périr bientôt le pittoresque pèlerinage des bohémiens et des guardians de la Camargue, le

sanctuaire renommé des Saintes Maries de la Mer.

Au point de vue moral et intellectuel, deux faits importants sont à signaler : l'existence d'une forte proportion de population protestante et l'usage encore très répandu de la langue d'oc défigurée d'ailleurs, s'il faut en croire les puristes.

Cette double considération relie étroitement notre histoire départementale aux mêmes subdivisions limitrophes.

Nous ne touchons à aucune frontière religieuse ou linguistique.

Au Sud et au Nord, comme à l'Est et à l'Ouest, on trouve à peu près le même patois, ce mot étant complètement accepté pour l'ancien parler méridional et ne soulevant de protestation que dans les milieux quintessenciés du félibrige. Aux quatre points cardinaux aussi on ne trouve le catholicisme en opposition avec de multiples hérésies soit autochtones par rattachement calviniste, soit importées plus récemment sous forme d'innombrables sectes luthériennes ou anglo-américaines.

Ni de cette conservation d'habitudes d'esprit datant des guerres de religion sous Louis XIV, ni de la survivance moyennâgeuse des langues romanes, il ne faudrait pourtant conclure à la limitation facile d'une région décentralisée. A cet égard, les projets sont légion et aucun d'entre eux ne groupe un nombre d'adhérents suffisant pour prendre de la consistance. Les auteurs se laissent tous influencer par une considération morale ou économique diffé-

rente. Les rivalités Nimoises, Montpelliéraines et Avignonnaises entrent en jeu et pour trancher la difficulté, il faut placer la capitale de cette nouvelle unité géographique aussi loin que Marseille ou Lyon, en sorte que l'on se demande pourquoi en fin de compte on ne pousserait pas jusqu'à Paris.

Au point de vue économique, c'est la production du vin qui joue un rôle nettement prédominant. Là même où la vigne est le moins cultivée, la famille s'assure une récolte suffisante à sa consommation et une forte partie de la population abandonne annuellement ses occupations propres pour vendanger d'abord à son compte et ensuite pour participer contresalaire aux vendanges des grands propriétaires.

La fabrication des fûts fournit un travail considérable ; les châtaigniers qui rendent si pittoresques les pentes abruptes des pâturages en fournissent les matériaux.

Pourtant on pousse les choses trop loin quand on veut tout ramener à ce sujet unique. Nous avouons franchement que c'est l'impression que nous donne le genre d'argumentation que nous allons citer, car elle est tout à fait typique.

M. Claude Peyras dans : *Une forme de l'unité régionale : la population*, écrit :

« L'unité de notre région, dans les limites naturelles que lui font la Méditerranée, les Cévennes, le Rhône et les Pyrénées, se manifeste de bien des façons, dont la plus remarquable est la prédominance et la continuité du vignoble.

« On ne saurait trop répéter cette observation que nous avons déjà souvent formulée : la production viticole est la production dominante pour chacun des quatre départements des Pyrénées Orientales ; de l'Aude, de l'Hérault et du Gard ; elle n'est la production dominante que pour ces quatre départements.

« De cette unité économique réalisée dans notre région par la vigne, il convient de rapprocher l'unité démographique.

« Il ne faut pas entendre par là qu'il y ait, dans notre population, unité de race et d'origine : il est, au contraire, naturel que la population d'une région de passage, et qui fut souvent envahie, apparaisse comme un peu mêlée si l'on veut remonter vers les ancêtres des habitants actuels.

« Ce qui fait l'unité démographique de nos quatre départements, et qui, de ce point de vue, les distingue très nettement des régions voisines, c'est l'accroissement continu du nombre des habitants et le mode de groupement de la population.

« Nous possédons les chiffres des recensements réguliers qui ont été faits de la population française depuis le commencement du xix^e siècle. Ces chiffres montrent, pour la première moitié de ce siècle, un accroissement régulier et continu du nombre des habitants dans tous les départements français, dans ceux où se développent des centres industriels comme dans ceux qui demeurent purement agricoles.

« Mais entre 1840 et 1860 la révolution écono-

mique (le machinisme, les chemins de fer, les nouveaux courants commerciaux) a modifié un peu partout les conditions de l'existence. Et si l'accroissement de la population totale de la France s'est continué, quoique plus lentement, cet accroissement ne s'est plus manifesté dans toutes les régions françaises. Paris et les grandes villes industrielles ou commerçantes continuent à grandir ; les régions industrielles en plein développement constituent des foyers d'appel pour une population chaque jour plus nombreuse et plus serrée : mais les régions demeurées purement agricoles voient leur population décroître peu à peu.

« Or, c'est le cas de nos provinces du Midi. Ne pouvant résister à la concurrence des pays gros producteurs, ni trouver dans leur propre sol les éléments d'une transformation économique et d'une prospérité nouvelle, non seulement elles n'ont pu maintenir les progrès réalisés depuis 1801, mais elles se sont dépeuplées.

« Nos départements du Midi, du bord de l'Océan jusqu'au pied des Alpes, ont moins d'habitants au commencement du ^{xx}^e siècle qu'ils n'en eurent au milieu du ^{xix}^e. Si les Alpes-Maritimes, le Var et les Bouches-du-Rhône, d'une part, la Gironde d'autre part, semblent échapper à cette rude loi, c'est à cause de l'essor exceptionnel que des conditions particulières ont valu aux villes de Nice, Toulon, Marseille et Bordeaux ; mais ces exceptions urbaines ne font que confirmer la règle générale à laquelle ces quatre

villes mises à part, demeurent soumis, les Alpes-Maritimes, le Var, les Bouches-du-Rhône et la Gironde.

« Or, au milieu de ce Midi agricole, qui se dépeuple, il y a quatre départements, agricoles aussi par leur production dominante, dont la population, loin de décroître comme celle de leurs voisins, a continué tout au long du xix^e siècle et jusqu'à nos jours son progrès régulier et constant : ce sont les quatre départements de la vigne, les Pyrénées-Orientales, l'Aude, l'Hérault et le Gard. Le tableau suivant le prouve :

« La Guyenne et la Gascogne dépeuplées depuis soixante ans :

	1801	1841	1901
Gironde.....	502.700 h.	602.400 h.	821.131 h.
(Bordeaux : 256.000 h.)			
Landes.....	244.300	298.200	291.586
Htes-Pyrénées	174.700	251.200	215.546
Bsse-Pyrénées	355.600	457.800	426.347
Lot-et-Gar....	323.900	346.800	278.740
Gers.....	270.600	314.800	238.448
	<u>1.851.800 h.</u>	<u>2.271.200 h.</u>	<u>2.271.798 h.</u>

Le Haut-Languedoc dépeuplé depuis soixante ans :

	1801	1841	1901
Hte-Garonne.	845.400 h.	270.500 h.	448.461 h.
(Toulouse : 150.000 h.)			
Ariège.....	196.400	270.500	210.527
Tarn.....	270.900	360.600	382.083
Tarn-et-Gar..	225.600	242.400	195.699
Lot.....	262.000	294.500	126.720
	<u>1.300.200 h.</u>	<u>1.649.900 h.</u>	<u>1.413.480 h.</u>

Le Rouergue et le Gevaudan, dépeuplés depuis soixante ans :

	1801	1841	1901
Aveyron.....	326.200 h.	389.100 h.	392.074 h.
Lozère.....	126.500	143.300	128.866
	<u>452.800 h.</u>	<u>532.400 h.</u>	<u>510.940 h.</u>

La Vallée moyenne du Rhône, dépeuplée depuis soixante ans :

	1801	1841	1901
Ardèche.....	266.600 h.	379.600 h.	358.564 h.
Drôme.....	235.300	320.100	297.321
	<u>501.900 h.</u>	<u>699.700 h.</u>	<u>655.885 h.</u>

La Provence n'avait sa population que par les trois villes de Marseille, Toulon et Nice :

	1801	1841	1901
B.-du-Rhône..	285.000 h.	413.900 h.	734.847 h.
		(Marseille: 491.000 h.)	
Vaucluse.....	191.400	259.400	236.749
Var.....	216.400	283.700	326.284
Basses-Alpes..	134.000	156.600	115.021
Alpes-Marit..	176.500	193.900	293.213
		Nice	105.000
	<u>1.003.100 h.</u>	<u>1.307.500 h.</u>	<u>1.705.914 h.</u>

Les quatre départements viticoles sont en progrès constant :

	1801	1841	1901
Pyrénées-Or..	110.700 h.	180.700 h.	212.121 h.
Aude.....	225.200	289.600	313.531
Hérault.....	275.400	366.000	489.211
Gard.....	300.400	400.300	420.836
	<u>911.700 h.</u>	<u>1.236.600 h.</u>	<u>1.435.719 h.</u>

Et cette exception est d'autant plus remarquable qu'il n'y a ici aucune ville qui atteigne 100.000 habitants, ni qui ont grandi au cours du dernier demi-siècle comme ont grandi Bordeaux, Marseille, Toulon et Nice.

Il n'y a pas ici de « ville tentaculaire » de capitale qui attire et absorbe la plus grande partie de la population et de l'activité régionales. Nos chefs lieux ne contiennent qu'une part modérée, on pourrait dire harmonieuse, de la population totale.

En 1901 :

Bordeaux	contient	31	o/o	de la populat. de la Gironde
Toulouse	—	33,5	o/o	— de la Hte-Garonne
Marseille	—	67	o/o	— des B.-du-Rhône
Toulon	—	30	o/o	— du Var
Nice	—	30	o/o	— des Alpes-Marit.
Perpignan	—	13	o/o	— des Pyrén.-Or.
Carcassonne	—	9	o/o	— de l'Aude
Montpellier	—	16	o/o	— de l'Hérault
Nîmes	—	19	o/o	— du Gard

En 1901 :

Bordeaux	contient	11,5	o/o	de la population régionale
Toulouse	—	10,5	o/o	—
Marseille	—	20	o/o	—
Montpellier	—	5,5	o/o	—

« C'est la région tout entière qui forme zone d'attraction et appelle de nouveaux habitants. Ils lui viennent des montagnes voisines. Et d'abord des Pyrénées méditerranéennes, comme le montrent suffisamment les nombreux Cathala et Catalan qui habitent dans l'Aude, l'Hérault et le Gard. Ils

viennent aussi du Gevaudan et du Rouergue ; et l'on rencontre en grand nombre, du Rhône aux Pyrénées, les Gevaudan, les Zabalda, les Causse, les Segala dont les noms rappellent celui du pays d'où ils tirent leur origine.

« Cet afflux de nouveaux habitants, notre région l'attire, le fixe, l'assimile peu à peu, non seulement dans ses capitales, mais aussi dans ses nombreuses villes moyennes, dans ses villages peuplés autant que des villes. L'abondance de ces agglomérations moyennes, les caractères de vie urbaine qui s'y maintiennent et s'y propagent, ce sont encore là des traits distinctifs de notre région.

« Dans nos quatre départements, plus des deux tiers de la population se répartissent en 243 communes de plus de 1.000 habitants ; plus de la moitié en 138 communes de plus de 1.800 âmes dont huit seulement dépassent 10.000, et ce sont, avec le port de Cette, les sept chefs-lieux des sept pays dont la fédération constitue notre région : Perpignan, Narbonne, Carcassonne, Béziers, Montpellier, Nîmes, Alais.

« Accroissement régulier, répartition harmonieuse, distribution équitable de l'ensemble de la région ; il faut ajouter à ces modes de notre unité démographique la sensible unité du genre de vie, des occupations, des moyens de maintenir et d'accroître l'aisance ; pareille façon de réagir devant les accidents et les crises ; une belle activité modérée mais continue, dont les résultats se manifestent par la prospérité générale.

« Car si l'on voit bien que l'existence du vignoble et sa richesse sont les causes principales qui font cette région plus peuplée à côté d'autres qui se dépeuplent, il ne faut pas oublier qu'à un moment ce vignoble faillit périr et disparaître.

« Pourtant il fut sauvé et il prospère grâce aux qualités traditionnelles de constance et de ténacité d'un peuple à qui la fourmi septentrionale prête à tort les goûts de la cigale, parce que les habitudes de la vie extérieure et des mœurs policées lui ont appris à dissimuler l'effort quotidien sous le masque aimable de l'insouciance. »

Ce texte se tient fort bien, mais si l'on observe que l'Hérault pour 480.000 habitants en chiffres ronds a une production vinicole de 10 à 12 millions d'hectolitres et le Gard avec 420.000 âmes seulement, 2 ou 3 que devient la comparaison ?

Le vin reste un facteur extrêmement important, quand on veut tout ramener au culte de Bacchus, on fait de la poésie lyrique, mais point d'étude commerciale ou démographique précise. Même remarque pour les noms propres choisis par M. Peyras avec quelque complaisance philologique. Oui, ces noms caractéristiques existent, ils sont plus communs assurément qu'en Lorraine ou en Bretagne, mais combien noyés dans le flot des désinences banales de la langue française.

Ce n'est pas en remontant vers les ancêtres des habitants actuels que l'on trouve une population mêlée, mais il suffit pour cela de considérer le bras-

sage que notre population a subi depuis cent trente ans du fait des guerres, des révolutions et des transformations industrielles.

Nos lois d'héritage, si libérales pour les femmes, tendent puissamment aussi à déraciner les lignées mâles, la famille s'établissant aussi fréquemment sur le patrimoine de l'épouse que sur celui de l'époux.

Si la population du Gard vient en effet de partout, il nous semble contrairement à l'opinion de M. Peyras, que le plus fort courant d'immigration n'arrive pas des départements du Sud mais bien plutôt des régions pauvres de l'Aveyron et de la Lozère et par l'intermédiaire de celui-ci de l'Auvergne et du centre. Les personnes nées hors du département qui représentaient en 1861 seulement 9 o/o de l'ensemble comptaient en 1511 pour 19 o/o. Parmi les étrangers, il faut surtout noter 3.000 Italiens et 1.200 Espagnols.

L'industrie de la soie a dès longtemps amené des alliances de familles bourgeoises et des embauchages d'ouvriers dans la région lyonnaise.

Les débris de l'ancienne noblesse ont comme dans toute la France perdu le caractère régional pour se conformer à l'unité exigée par la cour du roi Soleil et il n'est point de marque plus certaine d'aristocratie que l'absence de tout accent du Midi.

Si M. Peyras ose des affirmations quant aux territoires qu'il veut grouper (et remarquons en passant qu'il est piquant de voir combien les départements ont acquis de personnalité historique puisque

ceux qui veulent les supprimer sont obligés de les prendre pour bases de leurs nouvelles architectures) il est muet sur la capitale proposée. Ses sept villes forment une constellation décentrée.

Allons-nous dire que le Gard n'a aucune physiologie propre ? Cela est loin de notre pensée car nous prétendons au contraire, qu'il y en a une fort accusée et précisément en tant que département du Gard.

Nous croyons même que pour étudier fructueusement la France moderne, c'est à la démographie des départements tels qu'ils existent depuis cent ans, qu'il faut s'adresser.

Quand les provinces de l'ancien régime auraient eu toute la puissante individualité qu'on leur prête rétrospectivement en oubliant le chevauchement de leurs autorités judiciaires et religieuses, la confusion inextricable de leurs organisations financières ou commerciales, le fait actuel n'en serait pas moins celui-ci : depuis cent trente ans, cinq générations ont passé dans l'attraction d'un seul chef-lieu connaissant en commun le même préfet, l'unique évêque, voyant dans les assemblées leurs élus faire un groupe quels que fussent par ailleurs leurs dissidences. Comment s'est exprimée cette unité historique ? Peut-on étudier les facteurs nouveaux du mouvement démographique sans rien savoir de la politique locale depuis la Révolution jusqu'à nos jours ?

Si on veut se rappeler combien est récente la

guerre huguenote dite des Camisards qui fit rage jusqu'en 1704, on devine sans peine que ses souvenirs étaient encore vivants sous Louis XVI. Rancune tenace chez certains nouveaux convertis et zèle de néophytes chez beaucoup d'autres.

Ce qui a dominé incontestablement les convictions théologiques, c'est le sentiment qui avait alors le plus de prise sur les cœurs français : l'attachement au roi. Dès qu'il fut avéré que les réformés étaient considérés comme les ennemis du trône, pour beaucoup la Réforme devint haïssable dans la sincérité de leur âme. Mais, revenir en arrière, abandonner un culte que notre père et notre aïeul ont jugé le meilleur, tourner casaque enfin comme on dit vulgairement, cela ne va pas sans émotion et grincement de dents. Du sacrifice suprême fait au monarque naquit aussi un royalisme dont l'ardeur fut sans égale.

Si la guerre civile n'éclata pas en même temps que celle de Vendée, on peut l'attribuer à plusieurs raisons. La guerre intestine la plus hideuse vivait encore dans l'imagination des vieillards et le spectre qu'ils évoquaient put terrifier leurs petits-fils. Le territoire intéressé était-il trop restreint ou manqua-t-il du ferment étranger que les Anglais apportèrent en Bretagne. Quoiqu'il en soit, la Révolution sentit dans les Cévennes et le Bas-Languedoc un terrain dangereux et s'y fit relativement bénigne.

A son déclin, elle y souleva plutôt et avec plus de virulence qu'ailleurs l'opposition et le mépris des lois.

Le premier Consul y trouva une anarchie exceptionnelle même pour ces temps anarchiques et lorsqu'empereur il succomba, Nîmes enivrée du retour des Bourbons donna le hideux spectacle de la Terreur blanche.

L'assassinat du général La Garde y fit pendant au massacre d'Avignon où périt le maréchal Brune. Alors le sort en fut jeté, le Gard resterait pendant le xix^e siècle un département royaliste et par contre-coup, le concept politique primant le religieux, un département catholique.

En 1873, ses députés sont serrés autour du comte de Chambord en champions du drapeau blanc. Prenons alors le milieu de cette période légitimiste 1815-1875, nous constatons par exemple que le Gard figure de 1840 à 1850 dans les *dix départements* ayant la plus forte natalité. De 1877 à 1886 il ne présente plus qu'une très bonne moyenne avec son taux de 27 pour 1.000.

A ce moment la représentation électorale varie brusquement et les républicains d'extrême gauche entrent dans l'arène.

Depuis la natalité baisse constamment sans tomber aux niveaux les plus désastreux que la France connaisse. Il serait vain de spéculer sur les points futurs de cette courbe ; ce qui doit être retenu pour l'ensemble de la période 1813 et 1913 qui nous occupe, c'est que le Gard y a présenté ce qu'on pourrait appeler la natalité catholique arriérée avec

une proportion infime de suicides, un coefficient bas de naissances illégitimes.

Sans doute il a fallu joindre à ce facteur favorable une prospérité économique au moins suffisante. Les contrées devenues à peu près intenables pendant les crises agricoles, comme la Lozère, ne peuvent jouer que le rôle de séminaires pour des régions plus fortunées, leur population est tenue de diminuer quelle que soit la fécondité des foyers.

Pays de Lozère, pays de misère, répètent ses enfants avec une obstination qui ne correspond plus exactement à la réalité.

La faveur royale qui a beaucoup travaillé pour le Gard spécialement en le dotant des industries de la soie, lui a permis de traverser sans trop de peine les crises agricoles et les périodes de mévente des vins.

Il est curieux de saisir sur le vif combien peu l'idée de maintenir la population rurale à la terre s'imposait il y a une centaine d'années aux esprits réfléchis. C'est avec quelque légèreté que nous concluons que la propension des basses classes à désertir la campagne a toujours été pure folie. Pourtant, c'est une règle d'or que de se persuader que les gens qui examinent un problème vital pour eux compensent en grande partie par l'attention l'insuffisance de leurs ressources intellectuelles.

Que la force acquise ait trop précipité l'exode et qu'elle l'ait fait durer trop longtemps, voilà le vrai état de la question ; mais au début, lorsque les pay-

sans qui allèrent à la ville avaient à surmonter toute l'opposition de leur famille et la force d'inertie du village, il est à présumer que c'étaient les plus intelligents et les plus avisés qui partaient. Tenant compte des échecs qu'entraîne toute tentative d'amélioration le bilan a dû être nettement satisfaisant pour les premières générations de transplantés. C'est ainsi que vers l'époque du Directoire, le citoyen Baumes de la faculté montpelliéraine exerçant à Nîmes, écrit (après avoir constaté que les naissances dans l'ensemble des quatre ci-devant paroisses donne environ une proportion de 35 pour 1.000 habitants et que la fécondité des campagnes n'est pas aussi grande) : « Les hauts salaires de l'industrie permettent à l'ouvrier une nourriture abondante et substantielle quoique chère. Heureux ou plutôt sage s'il jetait sur l'avenir un regard prévoyant. L'homme de la campagne au contraire occupé des travaux de l'agriculture dans le voisinage des villes supporte comme le manufacturier la cherté des denrées sans partager proportionnellement le haut prix du travail. Cependant la quantité d'aliments suffisante ou même surabondante pour un ouvrier de nos fabriques ne remplit pas le même but chez l'habitant de nos campagnes. La nature de ses occupations réunie à l'influence d'un climat très chaud occasionne une bien plus grande déperdition des forces. Cette cause doit donc influencer la fécondité de la campagne relativement à celle de la ville et la réduit en effet. »

Ces quelques lignes montrent combien peu un

médecin pris au hasard estimait à cette époque le sain travail des champs. Disons-nous qu'il fut un sot, non, mais nous pensons, même en faisant pour le célèbre texte de La Bruyère la part de l'exagération, que le sort des gens de la terre a été vraiment dur. Si le citoyen de Beaumes errait dans le détail de ses explications (c'est un homme qui ne devait pas aimer beaucoup le soleil), il était sans doute suffisamment intelligent pour constater si les ouvriers paraissaient mieux portants et plus heureux que les paysans ou réciproquement. Croyons-le donc sur parole quand il nous dit que les fileurs de soie, taffetassiers, rubanniers, teinturiers étaient de joyeux artisans.

Nous le croyons d'autant plus volontiers que les corporations avaient déclaré en 1789 qu'elles n'avaient point de doléances (des hommes qui affirment n'avoir pas à se plaindre donnent vraiment un surprenant spectacle) et que par la suite les ouvriers cèvenols s'obstinèrent à souhaiter que rien ne fut changé dans le meilleur des mondes. Ils n'aimaient aucune nouveauté, d'aucun genre. Le même citoyen Baumes nous raconte que l'épidémie de variole de 1774 qui se prolongea en perdant graduellement de sa virulence pendant une dizaine d'années, fut un véritable fléau dans la région. Il s'étonne qu'avec de pareils souvenirs sa propagande pour la vaccination porte si peu de fruits. (Notons qu'il est à la dernière mode et n'inocule plus le virus humain). Mais il a beau assurer que la vaccination « loin d'altérer les humeurs

en corrige les vices », il ne fait pas malgré cette robuste conviction beaucoup d'adeptes.

En tous cas, en 1842, Hector Rivoire « regrette de signaler les convictions rebelles dans les classes ouvrières résistant aux efforts louables de l'administration et des gens de l'art qui mettent tout en usage pour faire comprendre à ces intelligences égarees que négliger à notre époque ce préservatif, seul moyen de vaincre à jamais la variole et la varioloïde est un crime de lèse humanité ».

Il ne signale d'ailleurs pas de ravages contemporains de la variole et nous informe que les vaccinations gratuites s'élèvent environ à 43 o/o des naissances. Comme c'est seulement vers 1830, sauf erreur de notre part, qu'il a été question de vacciner plusieurs fois la même personne, il n'est pas surprenant que notre auteur seulement dix ans plus tard n'y fasse pas la moindre allusion.

Il paraît difficile d'attribuer à la vaccine (n'atteignant encore en 1850 que la moitié des gens une seule fois dans leur existence) le fait que le Gard n'ait pas revu d'épidémie ou même de variole endémique comme celle de la fin du xviii^e siècle.

Ce chiffre de 50 o/o de vaccinations doit être assez favorable pour le règne de Louis-Philippe car la population du pays de Nîmes n'est nullement indisciplinée par définition. Elle réagit violemment dans les grandes circonstances quand on touche à ses convictions profondes. Au contraire en temps normal, la constitution saine de ses familles fait que les

éléments anarchiques échappent à toute surveillance ou règle administrative sont relativement peu nombreux.

On peut assurer par exemple que si le parler languedocien a permané tant de siècles, c'est que la monarchie n'a pas eu le moindre désir de le supprimer. Nous savons que le magister était légion au XVIII^e siècle au pays camisard. Nous n'avons jamais réussi à nous faire une idée claire du programme qu'il enseignait. Peut-être parce que ce programme n'existait pas et que la plus grande latitude était laissée à son initiative.

A coup sûr exception faite de quelques élèves d'élite, les enfants n'étaient pas tenus d'apprendre le français. Plutôt apparemment quelques récitations latines, gages d'orthodoxie et le cours de morale civique devait, et pour cause, être prépondérant. Quoiqu'il en soit, l'habitude scolaire demeura mieux enracinée que dans d'autres provinces. Malgré la difficulté d'instruire des enfants arrivant à l'école sans savoir la langue que l'on y parle, la Gard a aujourd'hui un pourcentage d'illettrés au-dessous de la moyenne.

Pour le sexe masculin au-dessus de quinze ans, 88/000 au lieu de 100 ; pour le sexe féminin, 128/000 au lieu de 151.

Ces chiffres bien entendu doivent être compris d'après le recensement de 1911 comme s'appliquant à ceux qui ne savent ni lire ni écrire.

Dès le milieu du siècle dernier, quand le patois

était le seul langage usuel, la situation était déjà favorable.

Depuis une dizaine d'années, le progrès linguistique a abouti à un renversement complet des coutumes; on trouve jusque dans les hameaux les plus agrestes des parents qui par principe ne parlent que le français aux tout petits.

Les gens de moins de cinquante ans qu'une conversation française gêne d'une façon sensible sont franchement en minorité.

A moins d'événements politiques imprévus dans une génération, la langue d'Oc aura cessé d'être prépondérante dans les Cévennes. Alors seulement ce pays sera complètement assimilé par la France de 1789 une et indivisible. L'histoire présentera donc cette étrange répétition dans la vie d'un peuple plus réellement uni par l'esprit que par le sang : Trois fois il aura désespérément combattu les pouvoirs ascendants dont il sera ensuite devenu l'appui le plus fidèle.

C'est d'abord au lointain moyen âge l'Albigeois qui résiste jusqu'au martyre à l'Eglise féodale. L'assassinat du légat Pierre de Castelnau en 1208 à Saint-Gilles proche de Nîmes peut être pris comme le point culminant de ce drame des consciences. Plus l'Eglise prend le sens des réalités du gouvernement des hommes, plus s'exaspère le détachement de ceux qui ne veulent comprendre ou aimer que la chrétienté primitive.

Les vices et les vertus des cathares n'ont plus d'in-

térêt aujourd'hui, mais leur extermination en masse, notamment aux sièges de Béziers et de Carcassonne ; les grands autodafés bien plus terribles que ceux de la future inquisition espagnole composent une des tragédies les plus terribles des sombres annales européennes.

L'Eglise après longtemps et surtout à cause de l'aide que lui avait apportée le fils de Louis VIII, le futur saint Louis, sortit victorieuse de la lutte.

La féodalité donc dans ces parages n'atteignit son organisation définitive qu'avec un grand retard. Maintenant que voyons-nous surtout dans la première explosion du protestantisme en France, sinon les convulsions du grand seigneur féodal qui ne veut pas mourir. Qui sont ses chefs dans le Gard, sinon les d'Uzès. La violence est extrême. Avant le tocsin parisien de la Saint-Barthélemy, c'est Nîmes qui entend en 1575 la fameuse Messe de la Michelade où les conjurés massacrent les assistants et à la cathédrale jettent dans un puits les enfants de chœur servant au Maître autel. Donc la féodalité si difficilement adoptée a une vitalité presque incoercible et il faut arriver jusqu'au XVIII^e siècle pour que la monarchie soit pleinement maîtresse de ces humbles bourgades. Nous ne croyons pas faire de l'arbitraire et méconnaître la complexité de l'histoire en rapprochant des deux premiers drames, la mort de Pierre de Castelnau et la Michelade, l'assassinat du Maréchal Brune et du général Lagarde en 1815. Une fois encore c'est l'insurrection d'un passé glorieux contre le rayonnant

avenir. Quel que soit l'horreur qu'on éprouve pour le sang répandu, il ne faut pas voir dans les meurtres la condamnation sans appel des partis au nom desquels ils furent commis. A côté des fanatiques qui se laissent entiraner aux crimes, il y avait en bien plus grand nombre des hommes vaillants qui se sacrifiaient eux-mêmes par une fidélité mal comprise à l'idéal.

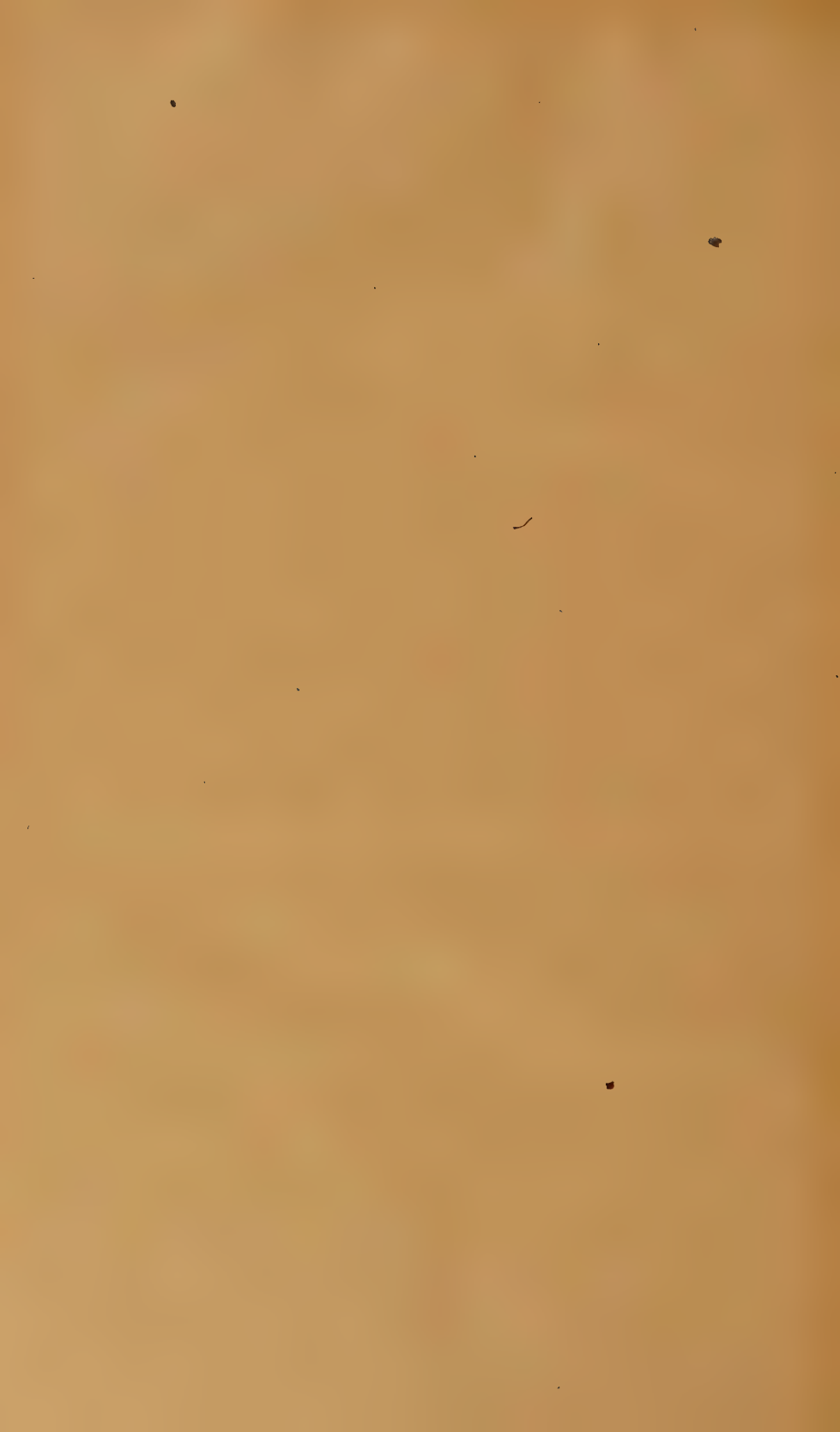
La grande paix de l'histoire est descendue sur les Albigeois et sur les Protestants et il appartient à celle-ci de dire ce qui a survécu de leurs efforts et dans quelle mesure leurs adversaires eux-mêmes, l'Eglise et la Monarchie, ont bénéficié des luttes qu'ils leur ont fait soutenir.

Cette impartialité sereine n'est pas encore de mise pour les chroniques locales ^{xix}e siècle, mais ce n'est pas à dire qu'elles doivent être envisagées avec amertume.

Au contraire, nous pensons que c'est avec un esprit de profonde sympathie que les monographies départementales ou cantonales doivent être tracées. Ainsi dans ce cas particulier du département du Gard n'est-il pas facile d'allier la justice et la gratitude en disant qu'il fait partie de ceux qui ont le mieux servi la révolution en la méconnaissant puisqu'ils ont assuré au ^{xix}e siècle la croissance nationale.

Puisse le jour être proche où cette fâcheuse concordance entre le taux natalitaire insuffisant et l'at-

tachement au régime établi sera définitivement abolie. Le corps médical est particulièrement qualifié pour travailler à ce renversement du jeu de nos institutions.



TROISIÈME PARTIE

ARRONDISSEMENT DU VIGAN

Arrondissement du Vigan (10 cantons)

	1886	1891	1896	1901	1906
VIGAN (LE) (13 com.).	12.891	13.037	12.943	12.213	11.782
Alzon (6 communes)....	5.014	4.973	8.551	3.284	2.939
Lasalle (9 communes)..	5.452	5.485	5.280	5.138	5.347
Quissac (12 communes).	4.053	4.032	4.103	4.334	4.363
St-André-de-Valborgne (5 communes).....	3.869	3.732	3.684	3.633	3.440
Saint-Hippolyte-du-Fort (6 communes).....	6.233	6.654	6.625	6.376	6.193
Sauve (9 communes)...	4.331	4.316	4.165	4.293	4.413
Sumène (8 communes).	6.104	6.177	6.091	5.735	5.741
Trèves (6 communes)..	3.505	3.278	3.071	2.988	2.994
Valleraugue (3 comm.).	5.416	5.348	5.004	4.748	4.924

Dans ce département du Gard que nous venons de décrire sommairement, l'arrondissement montagneux du Vigan, l'Avicantus des Romains, est particulièrement caractéristique au point de vue intellectuel. Très récemment on aurait pu dire que l'assimilation des immigrés y était si parfaite que l'on pouvait se faire une idée exacte de ce qu'était la population du temps de Roland et de Cavalier. Soit dans les mas isolés, soit dans les rues resserrées et hautes des bourgs qui dominent avec des allures de forteresses le lit des torrents, toutes les demeures catholiques

sont marquées au-dessus de la porte d'une grande croix blanche. Ces signes sont extrêmement nombreux, la majorité revenue à l'obédience romaine ayant toujours été croissant. Les tendances politiques du ^{xx}^e siècle ont ouvert plus largement aux protestants l'accès du petit fonctionnarisme et l'attraction des grandes villes semble avoir agi plus fortement sur eux.

Ils ont nettement l'avantage au point de vue industriel et commercial, les banques régionales sont presque toutes entre leurs mains.

Le Vigan leur offrant peu de débouchés ils s'en sont éloignés en forte proportion ; on est donc loin maintenant de la situation qui en 1675 faisait se lamenter l'évêque Segulier constatant dans le journal de sa tournée épiscopale qu'il n'avait dans cette ville plus que 70 communiants.

Par contre si la population protestante est maintenant au Vigan en petit nombre, il est d'autant plus remarquable qu'elle réussisse à entretenir cinq églises avec des pasteurs tous mariés et vivant en famille avec une aisance qui peut paraître du luxe comparée à la pauvreté du presbytère.

Ces ecclésiastiques sont souvent des hommes cultivés, fort agréables de rapports ; ils ont nécessairement dans beaucoup de ces attaches étrangères par le sang, l'argent ou la fraternité théologique.

Il est rare qu'ils ne soient pas apparentés, s'ils n'en descendent directement aux belles lignées des pasteurs du désert.

La pratique cultuelle est peu suivie parmi les protestants du peuple ; dans la bourgeoisie au contraire, on s'intéresse vivement aux églises réformées et presque toutes les femmes de cette classe en portent l'insigne. La croix dite huguenote est une croix de Malte à laquelle est suspendu soit un Saint Esprit soit une petite perle informe qui symboliserait les larmes des persécutés.

Les notions générales d'hygiène, l'habitude des soins de propreté nous semblent être un peu plus répandus dans le clan réformé que parmi les tenants de l'ancienne orthodoxie.

Pourtant les médecins, au moins dans les campagnes ou les petites villes sont presque toujours catholiques et ils répondent à cette remarque que toute idée de culture physique exige une certaine aisance et que celle-ci étant en moyenne supérieure chez les protestants, on ne doit pas être surpris de les voir plus enclins aux ablutions.

Pour l'ensemble de la population les praticiens s'accordent à la trouver saine et robuste. Ils signalent une fréquence relativement grande des troubles cardiaques avec leurs conséquences nécessaires de pneumonies brusquement mortelles, d'accidents du gravidisme, etc...

Les montées trop fréquentes surtout en portant de lourdes charges sont la cause à peu près certaine de ces maladies.

C'est d'ailleurs l'aversion de ce travail des champs en pente ou en escalier qui est souvent mise en avant

par les habitants qui annoncent leur intention d'émigrer « aux Pays-Bas ». Cette expression qui incite les étrangers en erreur ne signifie nullement l'intention d'aller en Hollande ; ceux qui l'emploient n'envisagent aucune expatriation plus lointaine que la plaine de Nîmes ou de Montpellier. Il est curieux de noter que ce portage, à dos d'homme (ou de femme), dans les sentiers abrupts, a pris une extension considérable depuis cinquante ans. A ce moment bien que la population des hameaux fut beaucoup plus considérable que maintenant, non seulement en chiffres absolus, mais encore en proportion du travail de culture fourni il y avait dans la moindre entreprise agricole une bête de bât. Les olives, les châtaignes, les raisins, les autres récoltes étaient apportées au logis dans les doubles paniers pendus à ses flancs. Actuellement le nombre des mulets a considérablement diminué. Autant qu'on peut se faire une idée des habitudes paysannes, cela doit tenir à l'augmentation de la nourriture carnée qui fait réserver aux animaux de consommation, porcs et poulets, le grain récolté dans les petites fermes.

Quoiqu'il en soit, après s'être privé des auxiliaires de portage, on geint considérablement sur le malheur d'habiter « des endroits que en sont faits que pour les chèvres ». Le fait est qu'on rencontre souvent des maisons à ce point inaccessibles que l'on se demande quels acrobates ont réussi à y apporter le mobilier. Ces logis là ou les villages entiers aussi privés d'accès à la route tendent à être rapidement désér-

tés, il y a un reflux dans l'histoire du peuplement des sommets. La migration animale aux herbages ne verdoyant que l'été effectuée sans pasteurs pendant des siècles et que les bergers dirigent depuis l'aurore de l'histoire continue toujours. Mais alors que les errants laissaient à chaque été quelques colons fixés implantés à une altitude plus haute à présent le flot semble déraciner à chaque vague annuelle une famille et un troupeau. Seuls les touristes bâlissent ou font bâtir des stations nouvelles et l'administration a érigé au sommet de l'Aigoual cette inscription frappante : « Aux ¹^e siècle les moines qui vinrent fonder l'abbaye du Bonheur ouvrirent le premier sentier ; en 1900 la République fait établir cette route carrossable. » Espérons que la prochaine amélioration ne se fera pas attendre aussi longtemps. Regrettons aussi que les pouvoirs publics désireux de travailler par de telles indications à l'instruction des voyageurs n'aient pas plongé un peu plus dans la préhistoire et attiré justement l'attention des automobilistes frivoles sur le rôle initial des bergers.

Avant le sentier des pieux ermites du Bonheur n'y avait-il pas déjà la voie des bovins et des moutons ; celle qui porte le nom de la draille (où il est impossible de méconnaître le « trail » anglo-saxon peut-être un des plus vieux mots aryens) (sous toutes réserves).

Donc ces cantons abrupts se dépeuplent à moins que l'industrie hôtelière pour petites bourses ne

donne aux habitants à la fois une distraction et une ressource d'argent. Les cantons de Trèves et d'Alzon sont spécialement touchés ; dans tous les autres ce sont les villages ou les hameaux les plus à pic où l'on voit des maisonnettes en ruine. C'est à peine si de loin en loin une famille d'Aveyron ou de la Lozère vient boucher une brèche par où se fait cet écoulement de vitalité.

Comme cause de dépopulation il est à noter que l'alcoolisme n'est pour ainsi dire jamais cité par aucun témoin autorisé. On boit beaucoup de vin évidemment, souvent trop, mais le véritable ivrogne est rare de l'aveu unanime. Les liqueurs sucrées, crème de cacao, etc... semblent être plus appréciées même par les hommes que les produits violents. C'est plutôt en causant que l'on boit, le buveur solitaire ne se rencontre qu'à l'état d'exception.

Il est absolument vain, ou du moins ce fut ainsi pour nous, d'essayer de se faire une opinion sur ce que pensent de la restriction natalitaire les personnes qualifiées pour parler de la question. Toutes hésitent, se dérobent en restant aux généralités. L'avortement criminel est à peu près inconnu, voilà le seul point sur lequel on soit bien d'accord.

Les familles d'un ou deux enfants ne sont pas la règle comme dans le Gers ou la Haute-Garonne, ceci est également prouvé. Dans la bourgeoisie on est surpris de constater combien de ces cas coïncident en toute sincérité avec des accidents involontaires, des morts d'enfants de mauvaises santés. Une cause

d'étiollement très frappante pour les femmes de ce milieu consiste dans le manque de lumière des maisons. Elles sont sombres dans le plus grand nombre des cas et lorsqu'elles pourraient être claires on les plonge dans l'obscurité en tenant les contre-vents perpétuellement fermés. « C'est à cause des mouches, ou parce que les voisins d'en face voient ce qui se passe chez nous. » Ailleurs, on plante les arbres à toucher la maison ; enfin il y a toujours un motif de vivre à tâton. Si la voirie et le drainage fonctionnent assez vaguement, ce qui est fréquent, les inconvénients de la mauvaise ventilation s'ajoutent à ceux de l'obscurité. Les ouvrières, les femmes en cheveux qui ont l'habitude aimable et gaie de s'asseoir le plus possible dans la rue pour coudre et qui vont laver leur linge en torrent, etc., échappent à ces influences néfastes. Il n'en est pas de même pour les personnes qui demeurent sans cesse chez elles et sortent à peine. Si beaucoup d'entre elles n'avaient pas quelque terrasse, quelque minuscule jardin où elles séjournent l'été dans une ombre aussi épaisse que possible, le mal ne serait pas tolérable. Tel quel il suffit à diminuer l'énergie d'une foule de femmes ou de jeunes filles et on peut faire des monographies innombrables de familles d'élite dépérissant dans de telles conditions.

Confondons-nous l'effet avec la cause, cela n'est pas impossible. C'est peut être parce qu'une race est sur le penchant de la ruine qu'on y observe les goûts de claustration et cette attraction du demi-jour.

En tout cas, cette vie à contre sens de l'hygiène ne peut que précipiter les désastres physiologiques, diminuer encore la provision déjà restreinte d'optimisme et d'énergie.

Les procès, les querelles que le grand air apaise, s'éternisent dans ces milieux et les liasses poudreuses des greniers ne parlent que de chicane. Sans doute, le paysan ne hait pas la procédure, mais il est rare que les palabres devant le notaire, le receveur ou tout au plus le juge de paix ne suffisent pas à son esprit de controverse. Et quand on s'est accusé de bien des méfaits, il ne se passe pas beaucoup d'années sans qu'on vous renvoie un beau jour amis comme devant.

Quand il s'agit après un héritage de faire « l'arrangement » (le père règle souvent le partage de son vivant, mais ne laisse presque jamais de testament) la chose ne va pas sans grincement de dents. Les autorités non plus que les personnes que l'on pourrait croire influentes ne sont consultées, seul le notaire peut exercer une action apaisante. Ceci s'applique aux biens immeubles, car l'argent ou les valeurs au porteur, ce qu'on appelle « le fond du sac » ne figure guère à la succession. Non seulement le fisc en demeure ignorant, mais il est plus ou moins toléré que le plus proche parent cohabitant avec le défunt (femme, fils ou fille, surtout si le *de cujus* a représenté pendant quelque temps une bouche inutile) s'annexe ce reliquat en dédommagement de ses frais et de sa peine.

Peut-être arrive-t-il aussi que les malades fassent directement des dons, mais il n'est pas d'usage de discuter les successions sauf pour la terre, le cheptel, les hardes. Jusqu'à une époque très récente, il était de coutume courante de laisser au fils aîné, s'il n'était défaillant, le quart hors part que la loi autorise. Comme le dit M. de Ribles en publiant le livre de raison de Louis le Comtois, les agents du fisc ont, longtemps après la promulgation du code civil, toléré une évolution large, même fantaisiste de ce quart ; les cadets, encore sous l'impression traditionnelle du droit d'aînesse, hésitaient à déposer des plaintes. Il est d'ailleurs clair que lorsque les cadets étaient habituellement nombreux, ils avaient chacun de moindres griefs contre l'aîné favorisé. L'irritation est devenue plus forte à mesure même que les familles se chiffèrent plus souvent par deux, trois ou même quatre.

Or, dans la région qui nous occupe, il est manifeste que la moyenne des fratries, sans être tombée au plus bas, a considérablement diminué.

Par exemple un secrétaire de mairie, ancien instituteur, écrit :

« Comme dans la plupart des pays méridionaux, les familles nombreuses deviennent de plus en plus rares. Ainsi actuellement à peine y en a-t-il ici trois ou quatre comptant plus de quatre enfants au dessous de 16 ans. Une seule en compte huit, une veuve de guerre, Mme. B..., que vous connaissez, en a cinq. Une autre famille compte six enfants au-

dessous de 16 ans et c'est à peu près tout. En remontant plus haut, j'en connais bien d'autres, mais aujourd'hui tous ces enfants sont adultes et pas mal d'entre eux se sont établis hors de la commune de X.

D'ailleurs ici, comme dans la plupart des communes environnantes, ne possédant aucune industrie, pas mal de personnes et même des familles entières émigrent vers les usines, les ateliers ou la ville, ce qui, joint à la diminution de la natalité, occasionne une diminution de la population.

Ainsi à mon arrivée dans la commune en 1877, celle-ci comptait 854 habitants, tandis qu'actuellement si elle arrive à 500 c'est le plus. Il m'est arrivé en 1880 ou les années suivantes d'avoir 60 élèves inscrits pour les garçons et l'école des filles en comptait aussi une cinquantaine, tandis qu'actuellement les deux n'en comptent que 52 ou 53.

Du reste en consultant la statistique que je viens de vous dresser et que je puis assurer être exacte, on constate tout de suite la diminution de naissances. Enfin il me reste à ajouter que dans la commune la propriété est très morcelée et que sont très rares les propriétés qu'on pourrait affermer 1.000 francs, les contributions restant à la charge du propriétaire.

Très peu de familles dont un seul enfant conserve la propriété des père et mère sauf lorsque celle ci est peu importante ou que les frères et sœurs cadets émigrent. »

Si M... ne connaît dans sa commune qu'un ménage ayant six enfants au-dessous de seize ans. Nous en connaissons au moins dans ses alentours immédiats plusieurs du même nombre et quelques exemples de huit ou de neuf. Mais c'est là un maximum.

Arithmétiquement on peut suggérer, si on ne veut pas accepter une diminution possible de la fécondité naturelle, que les très grandes familles ayant toujours été une exception il est naturel qu'elles ne se rencontrent pour ainsi dire plus si le nombre des couples qui acceptent absolument toutes les maternités possibles est extrêmement restreint. C'est là, si nous ne faisons erreur, l'opinion de M. le professeur Richet. Il croit que les gens qui désirent un nombre assez élevé d'enfants, mais ne veulent pas le dépasser, forment une classe importante parmi les parents en ayant cinq ou six ; il pense d'autre part que certaines personnes que leurs convictions détournent pendant longtemps quoique à regret des pratiques anti-conceptionnelles, succombent à la tentation lorsque leurs charges leurs paraissent vraiment exagérées. Il y aurait là un nouveau contingent de parents ayant de quatre à sept enfants non plus par choix comme les premiers, mais par une sorte de contrainte morale qui faiblirait tout à coup.

Remarquons que l'abstention totale des rapports sexuels n'est pas discutée comme il est d'usage dans les enquêtes britanniques.

Doit-on dans l'arrondissement du Vigan faire ressortir à ces deux groupes les fréquentes fratries de

trois, quatre ou cinq que l'on rencontre chez les petits propriétaires. En tous cas, il est très remarquable que la loi du partage, au moins d'une façon générale, n'ait pas eu dans ce coin de terre les effets qu'il est d'usage de lui attribuer. Nous disions plus haut que la coutume du quart attribué hors part s'était maintenue totalement en vigueur jusque vers la fin du *xix*^e siècle. Un receveur d'enregistrement M. R... qui s'intéresse à ces questions, s'il n'a pas pu me donner de chiffres exacts, car pris dans sa propre circonscription, ils n'eussent pas porté sur un nombre de cas suffisants, m'a dit que d'après les renseignements recueillis auprès de ses collègues de même que d'après sa propre expérience, le partage égal devenait beaucoup plus usuel. C'est également ce que j'ai cru deviner par de très nombreuses interrogations directes. Très souvent on m'a répondu : Mon grand-père l'a encore fait, mais mon père n'a plus voulu ou moi-même je n'y penserai pas. La passion de l'égalité d'ailleurs n'est pas dans les Cévennes au diapason moyen si élevé de notre pays, mais à plusieurs tons au-dessus.

Je répète donc qu'il est très frappant que ces paysans attachés comme partout à la motte de terre durement conquise et ne voulant plus avoir des enfants désavantagés aient si peu réduit (s'ils l'ont fait) leur progéniture. Si, ce qui paraît probable, il y a là une influence religieuse prépondérante, elle n'a pas agi comme dans certains milieux de catholicisme d'avant-garde en traitant directement la question.

Nous sommes à peu près certains que le clergé s'est d'autant mieux gardé de toute ingérence en ce qui la concerne qu'il s'en désintéressait profondément ; ce qui a fait pencher la balance, c'est la notion générale du devoir profondément enracinée. Rien ne fait mieux saisir cette structure mentale que le geste de notre peuple pendant la guerre. « On fait ce qu'il faut » et c'est aussi pour cela qu'on travaille la terre et qu'on lui donne les travailleurs de demain. Devant cet impératif catégorique le paysan cévenol n'hésite pas à sacrifier le rêve du patrimoine et Dieu sait s'il y tient.

Mais comme le disait un propriétaire père de cinq enfants impressionné par la désertion de sa commune qui commence seulement maintenant à s'enrayer : « C'est ennuyeux de morceler sa propriété, mais c'est bien pis si on n'a qu'un ou deux enfants et qu'ils soient attirés en dehors, de penser qu'un bien sur lequel on s'est donné tant de mal toute sa vie pourrait dépérir ! » Et il ajoute : « avec un peu d'aide on peut toujours agrandir le lopin qu'on reçoit de son père et il est rare qu'on épouse une femme sans le sou. » Il en résulte comme dit M. S... cité plus haut, un morcellement invraisemblable, mais qui vaut cent fois mieux que l'abandon de la terre en friche. Car il est à noter que partout où l'on élève des dauphins pour recueillir des royaumes d'une vingtaine d'arpents on voit ces enfants capricieux et maussades abdiquer avec entrain pour se précipiter à la ville ; comme ils ne tardent pas à voir que leurs champs affermés leur paient à peine les impôts, ils

les vendent au grand bénéfice des familles soi disant moins prévoyantes. Par exemple M. Pierre Guérin, dans un rapport à l'Académie de Nîmes 1912 étudiant une paroisse rurale du Gard éloignée du Vigan, écrit : sur les trente-cinq derniers départs de jeunes gens abandonnant la commune, huit auraient eu toutes facilités pour continuer l'exploitation paternelle ; quatre étaient fils uniques ou n'avaient qu'une sœur.

Quel reproche peut-on leur faire ? Les parents, même aux époques moins individualistes que la nôtre ont dû toujours payer tribut aux vocations individuelles qui bouleversaient les projets faits pour chaque rejeton. Peuvent-ils s'attendre maintenant à promulguer des ukases qui attacheront au sillon leur héritier ? Et cela justement quand ils lui auront donné l'exemple d'une moindre discipline personnelle, des amusements fréquents substitués au labeur ininterrompu de six jours pleins chaque semaine. Puis il faudrait non seulement que le jeune homme accepte qu'on lui impose un genre de travail, mais encore qu'on lui choisisse sa fiancée. Il arrive en effet très souvent que le jeune garçon qui est berger chez son père prend l'habitude d'aller à la ville tous les dimanches ; quand il revient du régiment qui lui a donné des habitudes urbaines, il en éprouve encore davantage le besoin et c'est là qu'il finit par se fiancer plutôt que de prendre femme parmi ses voisines. Mais la jeune fille ne consent pas le plus souvent à le suivre dans un « patelin de sauvages », elle s'in-

génie, l'endocrinie et finit par lui trouver quelque métier ou emploi citadin auquel il puisse encore s'adapter. Cela est très courant même quand l'élue de son cœur est elle-même une fille des champs attirée par l'usine, la filature, la place de bonne, à plus forte raison si elle est déjà née au bourg avec des attaches paternelles et maternelles orientées différemment.

Il y a bien entendu des exceptions sans quoi la race se montrerait plus pure avec des types mieux accusés dans les régions agrestes. Mais lorsqu'il y a eu passage à la ville dans le développement d'une souche paysanne on peut parier gros qu'il a été fort court. Le croisement se fait au village presque exclusivement avec des éléments ruraux. Qu'il s'agisse de Belges déracinés par la guerre des nations, d'Alsaciens venus après 1871, d'Espagnols ou d'Italiens, on peut être assuré que leur séjour intermédiaire à la ville n'a pas été de longue durée et que l'hérédité est paysanne. La tendance citadine du xx^e siècle a été si puissante que sauf en de très rares exceptions aucune fantaisie individuelle n'a été capable de remonter le courant.

Ce qui est sûr, que l'on puisse ou non retrouver la trace des immigrés, c'est qu'il y en a eu et beaucoup. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner une réunion un peu nombreuse d'adultes ou d'enfants. On y est frappé de la diversité des physionomies, des structures de corps, de la variété des coloris. L'idée toute faite que les méridionaux doivent être

bruns est loin d'être corroborée même par la statistique la plus sommaire et les yeux du bleu le plus franc, les cheveux blond doré n'ont absolument rien d'exceptionnel. Ainsi les divers éléments ethniques permanent tandis que l'esprit du coin de terre assimile les âmes. Ne peut-on dire en cela que cette région cévenole montre comme en un microcosme une image de la France où toutes les races se sont rencontrées en fondant leurs cœurs dans un commun idéal.

INDIVIDUS		Au-dessous de 20 ans		De 20 à 50 ans		Au-dessus de 50 ans		Femmes mariées de 20 à 50 ans
M	F	M	F	M	F	M	F	
ST-ROMAN-DE-CODIÈRES								
289	212	99	84	119	88	66	45	63
ST-MARTIAL								
288	271	81	104	122	89	84	79	65
ST-BRESSON								
117	95	33	36	45	38	39	21	29
ST-JULIEN-DE-LA-NEF								
105	98	36	36	40	39	30	22	28
ST-LAURENT-LE-MINIER								
572	602	187	228	260	249	122	128	194
CEZAS								
53	47	13	21	28	11	14	13	9
ROQUEDUR								
142	135	61	57	56	47	28	28	42
SUMÈNE								
1.098	1.297	359	431	432	493	306	374	331
2.664	2.757	869	997	1.103	1.054	689	710	761
Population totale		Au-dessous de 20 ans				Au-dessus de 50 ans		
5.421		1.866				1.399		
Soit environ 29 %				Soit environ 39 %				
Pour la France entière 33 %				23 %				
La population âgée ayant un excédent de 16 % sur la moyenne française il est remarquable de ne trouver qu'un déficit de 4 % dans le groupe puéril.								

QUATRIÈME PARTIE

LE CANTON DE SUMÈNE

Contrairement à la petite ville du Vigan, qui est moins moyenageuse qu'aucun de ses chefs-lieux de canton, Sumène a un aspect presque purement médiéval. C'est seulement depuis quelques années qu'un semblant de faubourg commence à s'étendre vers la campagne. Les quatre cinquièmes des maisons sont encore resserrées autour de l'église, les unes plongeant à pic dans le torrent, les autres adossées aux rochers en sorte que l'eau les envahit souvent par le haut transformant en fleuves les escaliers.

Pourtant si on fait le compte des logis nettement malsains jugés tels quand on les examine sur place, sans se laisser impressionner par l'entrée, on les trouve en minorité. Mais là même où le soleil ne demande qu'à entrer à flot on l'exclut impitoyablement. Il fait quand même en partie son travail de salubrité ; mais le grand facteur hygiénique consiste dans l'obligation d'être beaucoup dehors.

On ne se rend compte qu'à la longue de ces habitudes en reprochant de menus détails par exemple

l'absence totale du commerce des fagots. « Il faut bien, dit-on, acheter des bûches mais pour le petit bois on peut toujours en ramasser. »

Jointes à ces habitudes de simplicité, on trouve à Sumène des mœurs très austères ce qui, ainsi qu'il est facile de le remarquer, engendre plutôt que l'allégresse la mélancolie.

La danse jusqu'à présent est à peine tolérée une fois l'an et cette occasion de péché est interdite à leurs filles par la plupart des mères. Aucun cinéma, chose caractéristique n'a encore réussi à faire ses frais.

Un très grand changement dans le luxe des toilettes est le seul signe dont puissent se prévaloir les bonnes âmes qui tiennent à gémir sur la dépravation des temps.

C'est du moins ainsi que se présentent les choses pour les observateurs qui comparent Sumène à tel bourg des environs de Paris. Mais pour les vieux Suménois « ce n'est plus cela ». « La jeunesse n'écoute rien », ne songe qu'à rire et à s'amuser. Plut au ciel pensera quiconque connaît ces braves enfants que leur indiscipline fut imitée par les apprentis citadins.

Les jeunes filles travaillent principalement dans les filatures de soie où l'on ne trouve pas d'hommes en dehors des contremaîtres ; mais d'autres usines les rapprochent des ouvriers sans qu'il en résulte de plus grands inconvénients.

Aux vendanges non plus où la « colle » vit une quin-

zaine de jours dans une intimité de pique-nique, on ne relate pas de scandales.

Les enfants des deux sexes fréquentent les écoles libres à peu près dans la portion des trois quarts ; dans les communes par contre, il n'y a jamais eu que les écoles gouvernementales qui sont assez souvent mixtes. Les querelles scolaires ne sont pas extrêmement fréquentes et les maîtres de l'un ou l'autre ordre ne se plaignent pas de leurs classes. On est sage en général et il ne conviendrait pas de sourire de cette vertu qui se continua si magnifiquement au régiment.

Faisons-nous un panégyrique ? Non, tant s'en faut, car une tare calamiteuse a déparé pendant le XIX^e siècle beaucoup de belles qualités ; le souffle, l'esprit d'aventure ont manqué. Nous pensons que la principale cause de cet état de torpeur sera saisie quand nous examinerons l'histoire de quelques familles types. Nous ne nous trouvons pas du tout devant le phénomène qu'Arsène Dumont a si bien qualifié de morale négative. Non, les vertus moyennes ont été très activement pratiquées et le contraste est saisissant entre cette race naturellement ardente et sa vie un peu étriquée. La volonté de maintenir la famille et la conservation de la foi religieuse ont été les deux pôles dont l'attraction a maintenu cette petite société en équilibre et chose curieuse les oscillations entre les deux sont toujours restées minimales.

Le mouvement natalitaire est demeuré très constant dans sa courbe comme le montrent les tableaux

joint : le mysticisme n'a jamais pris de forme explosive par exemple le recrutement diocésain en prêtres séculiers a été extrêmement élevé mais les vocations masculines pour le cloître se comptent à très longs intervalles.

Les appétits d'exaltation se satisfont par les prêches et les pèlerinages ; l'opposition aux lois laïques, par un renversement fort commun dans l'histoire, s'effectue en poussant le vieux cri de guerre huguenot. « avec Dieu pour défense nous ferons résistance. »

Les Suménois aiment aussi beaucoup les processions, on en fait plusieurs chaque année à travers les rues décorées et presque toute la population s'empresse de les suivre. Depuis quelques années seulement elles ont perdu la note si pittoresque des confréries de pénitents.

Leurs cagoules constituaient un de ces traits de mœurs locales chers à des romanciers comme un Louis Bertrand qui veulent y retrouver un signe de la fraternité latine. Il n'a pas tort et facilement on accumulerait les détails qui apparentent une bourgade comme Sumène aux petites villes d'Italie ou d'Espagne, en contraste avec une infime cité anglo-saxonne. Le trait le plus frappant est l'indifférence des familles à occuper seule une maison. Cela n'est peut-être pas assez dire, on aime mieux, toutes choses égales d'ailleurs partager son toit avec des voisins. Chose curieuse ce n'est pas seulement comme locataire que l'on cohabite ainsi, mais encore l'indivision des immeubles entre plusieurs générations d'hé-

ritiers est tout à fait banale. Telle pièce sur le palier appartient à un propriétaire distinct de celui du reste de l'étage et les contestations ne sont pas perpétuelles comme on pourrait le croire.

Dans la campagne les fermes isolées sont plus rares que celles qui sont jumelées ou tassées en petits groupes. Saint-Martial par exemple, est tout entier une réduction de Sumène. Mais là, bien entendu, chacun à sa porte à soi seul. C'est ainsi qu'en 1871 M. de Massaimé, maire de Sumène, écrit que l'on y trouve 548 maisons contenant en moyenne 1,42 ménage ceux-ci étant au nombre de 748. Les habitants sont alors près de 3000 le ménage compte 3,55 personnes, tandis qu'il y en a 5,30 sous le même toit.

Alentour les deux chiffres sont tout prêts de se confondre la maisonnée compte pour 5,80, le ménage pour 5,26.

Corrélativement à cette absence de l'autonomie conjugale on trouve aussi la funeste coutume de mettre les enfants en nourrice.

Cela s'est toujours fait ainsi aussi loin qu'on peut narrer les choses comme à Vérone chez les Capulet. M. le Dr Variot insiste avec raison sur l'absence presque constante de cette pratique dans les contrées germano-anglaises. Cela s'est même fait beaucoup plus autrefois qu'aujourd'hui sans aucune idée de manquement au devoir.

Nous seulement l'aristocratie, mais encore la classe bourgeoise et le monde des petits commerçants agissent ainsi. De nos jours, c'est même ce dernier groupe

qui fournirait le coefficient le plus élevé de placement au sein, soit que la femme ait sa profession propre comme couturière par exemple, soit qu'elle travaille comme auxiliaire de son mari.

Le bébé est alors confié à de braves gens de la campagne ; l'idée de s'entendre avec une fille-mère ne viendrait à personne et pour cause.

On peut dire sans exagération que les enfants naturels n'existent pas. Voyons les faits pour un siècle entier : Sumène en présente 65 ; soit moins de 10/0, Saint-Laurent-le-Minier 21, Saint-Roman 25, Saint-Martial 12.

Les mort-nés illégitimes ont pu assez fréquemment échapper à la déclaration ainsi que quelques débiles. D'autre part, les jeunes filles enceintes ont pu quitter leurs familles pour aller faire leurs couches en ville. Cette dernière pratique devenue plus facile et peut être cause que l'on n'observe pas d'accroissement sensible dans les naissances naturelles au cours des dernières années. Mais ces jeunes filles reviennent habituellement auprès des leurs avec le bébé. Le devoir de l'élever est considéré comme impérieux par les grands-parents ; c'est la naissance elle-même qu'ils envisagent comme un moment trop pénible à passer.

Il est à présumer qu'au temps où le cadre social était encore plus rigide, quelques jeunes filles s'apercevant qu'elles allaient être mères s'éloignaient définitivement. Elles ne devaient pas y trouver beaucoup de facilités, le placement en service ne s'étant jamais recruté très activement dans la région. Les récits des

vieilles femmes sur les familles voisines ne relatent pas beaucoup de ces catastrophes.

En résumé, on peut affirmer que tant à l'heure actuelle que pendant la période dont nous nous occupons, les chiffres surprenants que nous venons de citer ne sont pas un trompe l'œil. Ils correspondent réellement aux faits.

On peut se demander s'il faut dire avec M. Ch. Benoist « quoique la morale puisse en souffrir et qu'on ne l'écrive qu'en rougissant, il conviendrait d'accepter du vice des dédommagements à des abstentions qui par malheur ne sont pas souvent des sacrifices à la vertu ».

Nous avouons ne pas comprendre tout à fait sa pensée car il nous semble que les naissances naturelles représentent l'une dans l'autre une très mauvaise affaire pour la nation. Le coefficient de valeur de travail, le rendement numérique à la deuxième génération nous paraissent être tout à fait hors de proportion avec la mise de fonds représentée par l'élevage des petits bâtards.

Mais là n'est pas le seul aspect de la question. Etant donné un tempérament de race, sa tendance innée à certains vices, la disparition trop complète de ceux-ci est-elle possible sans abaissement du niveau vital ? Il est permis d'en douter.

Or incontestablement les races méditerranéennes sont sur la pente des libres amours. Partant de là, bien que pour chaque cas particulier on puisse juger excellent que la conduite sexuelle soit sans reproche

et qu'au surplus les enfants naturels non nés ne soient pas considérés comme une perte, leur absence presque totale peut être prise comme un signe grave d'une stabilité sociale exagérée.

Cela peut être vrai aussi des divers autres scandales ; une souche qui ne donne que quelques rameaux trop exubérants, qui ne demande jamais à être émondée, est suspecte de manquer de sève.

Or que se passe-t-il précisément dans le canton depuis que les gens graves y déplorent le changement de ton de la jeunesse ? Des signes indubitables montrent que l'on touche le fond de la courbe de dépression et que la vie locale se relève. Lorsqu'on exprime cette opinion on est écouté avec des hochements de tête incrédules et pourtant les faits sont patents et simples. Les industries se relèvent ou se créent, les exploitations rurales à vendre ou à louer ne risquent plus de rester sans preneur. On pourrait citer quelques maisons qui se ferment encore dans les hameaux les plus inaccessibles ou dans la petite commune de Lezas dont nous ne faisons pas état selon la règle de négliger les groupes de moins de 200 habitants.

La concurrence qui joue souvent sur des Mas et des champs presque abandonnés et qui sont loin eux aussi d'être bien situés montre qu'on est à la veille de remonter plus haut encore.

Une autre différence très importante consiste dans la qualité du « capital humain » conservé. Ce sont souvent les jeunes gens et les jeunes filles les mieux

doués qui annoncent leur intention de rester aux pays soit comme ouvriers, soit comme agriculteurs.

Dès lors que les familles qui ne laissent pas d'héritiers ou celles qui émigrent trouvent immédiatement des remplaçantes il est évident que la calamité des demeures écroulées est au moins « étale ».

Rebâtir est un problème que l'on n'ose pas encore regarder en face. Mais le plus pressé était de sauver ce qui subsiste parmi les décombres.

Un seul mot permet de rendre l'impression que nous avons quand nous considérons attentivement ce petit pays et que nous le comparons au portrait que nous présente de lui, il y a cinquante ans, les écrits et les traditions orales. Il a recommencé à fermenter, la pâte a reçu une nouvelle levure. On pourrait encore user d'une expression moins élimée et dire que son organisme qui en fut longtemps privé a retrouvé les vitamines nécessaires.

Pour nous faire une idée des éléments sociaux qui ont été déficitaires, il ne sera peut-être pas sans intérêt d'user de la méthode monographique et d'étudier quelques familles types. Nous prendrons trois de celles-ci au centre même et la quatrième, la plus connue comme aujourd'hui, dans la paroisse de Saint-Roman-de-Codières.

A Sumène, sous le règne de Louis XIV, nous trouvons trois familles prépondérantes, dont les maisons occupent les coins d'une minuscule placette triangulaire. Pourtant, l'une d'elles, est beaucoup plus

élevée en noblesse et elle exerce presque tous les droits féodaux.

Les Dufesq portent, comme seigneurs, le nom de la ville et ils en deviendront barons puis marquis dans la débauche de titres qui sévit à la veille de la révolution.

Leur maison, la plus haute, encore aujourd'hui dénommée château, n'est pas la plus belle et elle doit paraître démodée avec ses marches à vis qui datent de plusieurs siècles quand on voit en face chez les Aigoïn un escalier ouvert avec une superbe rampe en fer forgé.

Les Aigoïn de Montredon tiennent un petit fief de la paroisse de Saint-Roman dont leurs voisins les Serre s'intitulent seigneurs depuis peu de temps. Ceux-ci après avoir acheté par moitié la chatellenie à la mense épiscopale de Montpellier fort endettée, réussissent, l'économie aidant, vers 1680, à l'acquérir en entier.

Les Serre apparemment sont moins riches ou peut-être aiment-ils moins le luxe que les Aigoïn car non plus que les Dufesq, ils ne mettent à la mode leur maison antédiluvienne. Le moyen âge les a connus là s'intitulant nobles, exerçant les modestes fonctions de consul, fabriquant et vendant des fûts en éludant avec adresse la déchéance roturière et faisant valoir leurs terres.

Les Serre et les Aigoïn sont huguenots, leurs femmes se disputent aigrement la préséance aux prêches du temple (Massanne, *Hist. de Sumène*). Est-

ce la jalousie des Dufesq en possession irréductible du premier banc à l'Eglise qui les mène tous deux à l'hérésie ? Mystère et théologie. Quoiqu'il en soit de l'ardeur de leurs convictions après plusieurs générations de réforme, la réflexion et l'attachement au roi aidant, ils reviennent au catholicisme lorsque le ciel s'assombrit et que va crever le gros nuage de la révocation de l'édit de Nantes.

Mais sans doute la vie aux trois coins de la placette devient-elle intolérable pour ceux qui ont subi l'épreuve de la reconversion car les Dufesq restent seuls maîtres de la position, finissant par acheter l'hôtel élégant des Montredon.

Quant aux Serre, ils gardent deux siècles encore leur vieille maison sans qu'aucun de leurs descendants l'habite plus jamais. Le souvenir de pierre est vide pour eux de toute mémoire vivante.

Sera-ce l'ennui du triomphe trop complet, l'absence de toute rivalité qui étiolera la race des Dufesq ? Ils déclinent en richesse, ne souffrant pas de la révolution et s'éteignant avec les dernières lueurs de la monarchie restaurée.

Détail piquant qui montre que le jacobinisme s'était infiltré jusque dans cette petite ville fleurdelisée. Le dernier marquis de Sumène, somnolant à chaque dimanche à Vêpres voyait se tourner vers lui d'impertinents enfants de chœur lorsqu'on chantait *Deposuit potentes de sede*. Cela nous était raconté jadis par un vieillard qui balançait l'encensoir à cette époque lointaine.

De tels détails font sourire et pourtant on peut deviner quelle dépression physiologique (si bien décrite dans les romans provinciaux de Balzac) dut se produire dans ces familles à qui tout le présent était hostile, dont l'entourage séculaire s'était dispersé.

Donc les Aigouin et les Serre s'en furent ; les premiers aux alentours, les seconds tout de go jusqu'à Paris. Du moins ce semble ainsi, mais au bon vieux temps les familles n'aiguillaient pas leurs membres au hasard. Déjà plusieurs filles de la maison de Serre avaient épousé des médecins montpelliérains qui, dans toute la région étaient fort considérés même au temps de Molière. En débarquant à la capitale le jeune Serre tout recatholocisé ne tarde pas à se marier avec la sœur du médecin de Louis XV de la Faculté de Montpellier.

Remarquons en passant combien la renommée médicale, comme toutes les autres d'ailleurs, est mieux établie par des échecs pourvu qu'ils soient frappants que par l'honnête labeur qui évite les calamités aux clients. Nous connaissons Fagon qui laisse Louis XIV devenir infirme et ne sauva pas sa postérité. On ignore Dumoulin qui n'eut pas d'histoire en soignant Louis le Bien-Aimé.

Le brave Dumoulin qui se disait simplement écuyer, Seigneur de Villejuif-lez-Paris, cherchait donc un beau-frère noble et dont l'aristocratie à grande distance de l'Île de France pouvait être décorée du halo flatteur des lointains horizons. Il lui

donna bientôt les moyens d'arborer beaucoup de jolis noms et d'y joindre encore « et d'autres lieux » qui marque si bien dans les généalogies.

Il fut oncle je ne sais combien de fois et la lignée des Serre finit par se marier jusque dans les rangs de la « noblesse présentée », pour enlever en fin de compte une pairie héréditaire.

Pendant ce temps les Aigouin, moins audacieux dans leur émigration à l'intérieur, luttèrent aussi pour la vie et se maintinrent en position au moins équivalente sans s'éteindre ni déchoir... ce qui est déjà fort remarquable après si longtemps.

Et maintenant suivons la quatrième famille que nous avons choisie et qui se relie aux trois premières car lorsque les Serre et les Aigouin tout en habitant la « ville » selon l'usage latin, avaient leurs fortunes et l'appui de leurs prétentions nobiliaires à Saint-Roman, les Pourtalès y vivaient réellement en cultivateurs exploitants. Leurs maison, rebâtie en 1630 et d'où ils partirent pour l'exil est encore debout.

Les Pourtalès tout en habitant un logis fruste avaient une certaine richesse en troupeaux et la lecture assidue de la Bible leur donnait l'élévation spirituelle.

L'admirable généalogie due au Dr Malzac de Las-sable éditée par les descendants de ces braves gens qui ont voulu faire œuvre à la fois de piété filiale et de vérité historique est un document local de tout premier ordre.

Ceux-là quittèrent le royaume. Dieu nous garde de dire qu'ils aimaient moins la France de même que ce serait une injustice grossière que de mettre toutes les abjurations des nouveaux catholiques au seul compte du bas scepticisme et des intérêts matériels.

Ceux qui partirent pour l'étranger étaient des hommes pour qui la foi nouvelle passait avant tout, mais cela ne prouve pas que leur sacrifice ne fut pas affreusement dur.

Les Pourtalès partirent pour Neuchâtel parce que là on retrouvait une juridiction et souvent des princes français.

Longtemps ils correspondirent secrètement avec les parents restés dans les Cévennes, mais après deux ou trois générations le lien se relâche et les Pourtalès de Saint-Roman restés dans la mère patrie se perdent dans la foule de leurs homonymes.

Ceux de Neuchâtel ne cessent de s'enrichir et d'accroître leur influence sociale. Les guerres napoléoniennes leur valent leur titre et leur grande fortune. Les vicissitudes historiques du canton de Neuchâtel choisi parce que semi-français, mène à la Prusse une branche importante de la maison et la grande guerre trouve, en 1914, un Pourtalès ambassadeur de Guillaume II à Saint-Pétersbourg.

Nous connaissons moins les générations successives des Dufesq et des Montredon que celles des Serre ou des Pourtalès, mais sans compter sur les doigts le nombre d'enfants issus de chaque union,

nous ne pouvons nous empêcher d'être frappés de cette progression.

Les Dufesq complètement immobilisés disparaissent ; les Montredon qui se déplacent alentour du berceau de leur race subsistent sans accroissement numérique. Les Serre présentent à chaque alliance du XVIII^e siècle des fratries de six à neuf, mais la révolution les décime (l'aîné périt sur l'échafaud, plusieurs chevaliers émigrés restent célibataires et les mariages des autres sont tardifs).

Un seul descendant sauve le nom puis la prolificité reprend sans aucune diminution jusqu'à nos jours, deux des derniers chefs de famille ayant respectivement sept et neuf enfants. Une femme de tête voyant la difficulté de tenir son rang à Paris pousse ses enfants à reprendre le contact avec les provinces françaises, et c'est sans doute cette décision qui maintient le coefficient natalitaire. Malgré cette reprise, la saignée de la révolution a été trop forte, les naissances de filles sont nombreuses et deux guerres prennent chacune un soldat, la tuberculose plus meurtrière fauche trois jeunes hommes en pleine force ; il ne reste que cinq rejetons au vieux tronc Suménol.

Les Pourtalès, eux, couvrent l'Europe entière de leurs innombrables branches.

Lorsqu'on étudie de telles monographies dans d'humbles paroisses on est frappé de l'analogie qui existe entre elles et les grands faits historiques. Il n'est pas moins curieux de voir que les erreurs d'in-

interprétation dans l'un ou l'autre cas se ressemblent aussi étroitement. On n'a pas encore fini de déplorer les funestes conséquences de la révocation de l'édit de Nantes et le sujet principal de lamentation consiste dans le nombre et la qualité des huguenots rejetés hors de nos frontières. Pourtant si l'on compare cet holocauste à tous ceux qui ont été consentis pour l'armée, la marine, la colonisation, les missions religieuses, etc..., il apparaît comme insignifiant et on pourrait croire que l'esprit de polémique seul l'a démesurément grossi. A y regarder de plus près on saisit que c'est un instinct national vrai qui accuse une grave blessure et que seul son diagnostic verbal est erroné. En effet, ce n'est pas seulement la perte de substance qui compte pour un organisme lésé, ce n'est même pas la quantité des éléments nobles soustraits qui l'appauvrit, le mode et les circonstances du traumatisme ont aussi une importance capitale.

Il y a de belles plaies et même nous a-t-on dit à l'école du pus louable, comme il existe des blessures empoisonnées ; par-dessus tout il y a la question du terrain et celle des réactions psychiques.

Or, que l'on condamne Louis XIV comme il est d'usage ou qu'avec la minorité on tente de l'absoudre, on aboutit à la même conclusion des germes morbides étaient à l'œuvre dans l'organisme national.

Donc encore une fois ce départ de nos pasteurs Saint-Romanais, les Pourtalès, fut déjà une perte difficilement réparable parce qu'elle se produisait

comme le signe et la conséquence d'un malaise initial. Mais ceci n'est encore qu'une des moindres données du problème.

Si deux groupements humains font des pertes égales, le plus robuste récupérera les siennes en moins de temps. Dire cela ne suffit pas il faut considérer les suites de l'événement, la représentation morale que le peuple s'en donnera à lui-même ainsi que l'image que s'en formeront ses voisins.

Ce parallélisme a rarement eu dans l'histoire une illustration aussi précise, aussi burinée dans la chair vive que le contraste entre l'ascension allemande et la stagnation française après la guerre de 1870 où les deux peuples égaux en masse avaient subi une amputation égale (ou peut-être un peu plus forte du côté du vainqueur).

Or pour en revenir à nos moutons, ou plutôt à nos bergers, qui signifia leur exode pour ceux qui demeurèrent en arrière ? De toute nécessité une assimilation entre le chagrin, l'humiliation et l'aventure.

Ce n'était pas le prestige de ceux qui allaient courir les mers pour conquérir la fortune, les grandes fortunes dont peuvent rêver les gamins du littoral. C'était un peu l'angoisse du martyr sans la couronne, car une semi-réprobation devait exister jusque chez les protestants qui avaient résolu de demeurer chez eux coûte que coûte.

Au surplus ceux-là étaient la minorité, pour tous les autres, anciens ou nouveaux catholiques, les

exilés étaient châtiés à bon droit. Le fait d'avoir su garder ou reprendre la voie orthodoxe était une cause de félicitations intimes et sans aucun doute une supériorité incontestable devait revenir à ceux qui notoirement n'avaient jamais donné dans les folles nouveautés. Mais nous l'avons dit cette supériorité dut s'affirmer trop souvent avec des formes blessantes qui rendirent la vie intolérable aux familles converties.

Le clergé usa et abusa de mesures de surveillance prescrites, il sut tout ce qui se passait dans les familles, tout ce qui s'y disait portes closes, de paroles imprudentes.

Les « registres de catholicité » sont une menace perpétuelle pour la paix d'un chacun. Mais les faits parlent plus que les théories et quelle que soit notre passion pour la liberté de conscience, il faut reconnaître que le menu fretin ne conserva aucune rancune durable de ces procédés. Dans l'ensemble donc ils durent être appliqués par des gens du cru qui savaient prendre leurs compatriotes. L'attachement absolu de la région à un clergé pendant tant d'années après la révolution est la plus importante des justifications. Les gens peu ou prou en vue ne s'en tirèrent probablement pas à si bon compte et se cabrèrent sous les piqures d'épingles.

Si on pouvait en faire le compte, on trouverait probablement presque autant de départs de nouveaux catholiques que de huguenots. Et pour les seconds comme pour les premiers, ce fut une ran-

donnée sans panache. Les succès ultérieurs des Pourtalès et des Serre par exemple, ne purent modifier cette impression car lorsqu'ils se produisirent on ne connaissait plus du tout les premiers; pour les seconds on les voyait rarement et le souvenir de leurs avatars devait être bien effacé. On sut se passer des uns et des autres, la faveur royale se déversant spécialement sur la contrée où avait sévi la dernière guerre civile.

Mais remarquons-le, cette prospérité fut une troisième et majeure invitation au culte du passé. Il faut donc nous imaginer pendant le XIX^e siècle un canton de Sumène où premièrement les familles anciennes et cultivées n'ont plus la proportion numérique normale. Ou en second lieu les familles dirigeantes qui restent ou celles qui se sont élevées et les imitent sont déprimées par l'esprit d'opposition et de critique. Elles souffrent d'un misonéisme grave et chronique qui les minera toutes à la longue. Après les Dufesq, on voit s'éteindre, les Tarteron puis les Massanne qui tiennent successivement le haut du pavé. Les Massanne ont tenté une adoption pour faire revivre leur nom par les femmes mais l'adopté, dernier maire franchement royaliste de Sumène, ne s'est pas marié et lui n'adopte personne.

Beaucoup d'autres familles anciennes sont mortes également, une ou deux sont parties, à des dates récentes il ne reste plus dans le canton un seul foyer fixe de l'ancienne aristocratie locale.

Si les familles équivalentes sans prétentions nobi-

liaires sont plus difficiles à suivre (la généalogie des Pourtalès représente un travail des plus ardu) il n'y a vraiment aucune raison de leur supposer un sort différent.

C'est à cet état de choses que nous faisons allusion en disant que les réactions sociales semblaient avoir manqué de catalyseur. Si nous donnons un coup d'œil aux communes rurales, cette absence de bourgeoisie racinée sera extrêmement frappante ; les familles que leur instruction met au premier rang ne l'ont acquise que très récemment ; le luxe médiocre, qui permet de donner du temps à la pensée et qui implique aussi la possession de quelques capitaux disponibles, brille par son absence. Ni à Saint-Roman, ni à Saint-Martial pas plus qu'à Roquedur, Saint-Julien ou Saint-Bresson, on ne trouve de petites fortunes pouvant devenir le point de départ d'une industrie locale ou d'un perfectionnement agricole.

Saint-Laurent a été bouleversé par la découverte d'une mine de calamine. Aussi la physionomie de ce bourg n'est-elle pas absolument la même que celle de ses communes sœurs. Ce que l'on peut dire c'est que la divergence des esprits y est bien moindre qu'on n'aurait pu l'attendre dans des conditions aussi nouvelles. Ses quelques maisons nouvelles, plus nombreuses que celles jetées par Sumène de l'autre côté de son torrent, sont avec celles-ci les uniques constructions récentes du canton. Sauf les écoles et les filatures presque tout y est séculaire, épais, voûté, avec des entassements énormes de moellons.

Selon le jaillissement des sources, chaque goutte d'eau étant regardée comme un trésor, on se groupe ou on se disperse, mais qu'il y ait cent maisons ou deux réunies, on construit de même, grand, puissant, sombre avec des coins et des recoins rechevêtrant les cours communes où se regardent les fenêtres de gens qui avaient, semble-t-il, tant d'espace à leur disposition.

Dans toutes ces antiquités, pas un château ni une église, tout a été pillé, brûlé, abandonné ou pauvrement reconstruit ; seule et unique une belle demeure châtelaine date du XVIII^e siècle.

Ce n'est pas un sentiment antidémocratique qui nous fait souhaiter pour cette petite contrée après un nivellement excessif, une différenciation plus grande de ces éléments sociaux, des contacts plus étendus avec les différentes couches de la population française. Nous pensons même que certains apports étrangers, espagnols, italiens et réfugiés belges, malgré les inconvénients toujours grands des croisements, peuvent être utiles comme tonifiants ou générateurs de mouvement.

L'esprit conservateur a donné des fruits abondants et précieux, il n'aurait pu continuer à rester le maître absolu sans aboutir à la léthargie.

Tout se paye ici-bas, et si quelques-uns sont tentés de regretter le charme et les vertus de ce petit monde antique, ils doivent faire au culte de la vie le sacrifice de leurs préférences. Des idées qui aboutissent à la stérilité ou à l'amoindrissement des communau-

tés qui les chérissent se condamnent elles-mêmes et fournissent à leurs adversaires les arguments supêmes.

Le petit canton a bien mérité de la patrie puisqu'il a certainement été depuis un siècle une source de repeuplement et non un centre de fléchissement de la vitalité.

Mais charité bien ordonnée commence par soi-même.

Si Sumène avec ses villages continuait de baisser numériquement, elle ne pourrait pas longtemps soutenir son rôle bienfaisant au dehors ; ceux qui s'intéressent à ses destinées doivent désirer et vouloir qu'elle-même s'accroisse et multiplie et que le mouvement ascensionnel s'étende ensuite aux communes. Ce vœu n'est pas irréalisable, il a au contraire les plus sérieuses probabilités de s'accomplir dans les vingt prochaines années ; ce pronostic est dédié aux autorités et aux notables, aux instituteurs et aux médecins de ce cher petit coin de terre.

Commune de Sumène

Années	Naissances	Mariages	Décès
1813	74	18	101
1814	79	34	73
1815	99	20	91
1816	84	15	84
1817	80	18	64
1818	93	18	131
1819	89	21	80
1820	95	15	76
1821	102	17	66
1822	97	20	79
1823	111	18	68
1824	95	22	97
1825	115	24	91
1826	113	18	77
1827	123	28	114
1828	111	18	99
1829	124	21	90
1830	111	13	79
1831	112	17	92
1832	98	20	107
1833	106	34	87
1834	129	23	95
1835	124	16	99
1836	118	33	96
1837	133	25	106
1838	124	18	118
1839	128	17	95
1840	117	20	85
1841	118	20	116
1842	120	25	91
1843	127	18	88
1844	131	28	143
	3.480	672	2.978

Années	Naissances	Mariages	Décès
1845	117	23	98
1846	108	28	93
1847	107	21	86
1848	111	20	98
1849	99	14	77
1850	113	14	87
1851	79	21	91
1852	102	23	91
1853	93	19	102
1854	97	24	90
1855	99	28	85
1856	88	22	74
1857	90	26	83
1858	107	19	99
1859	105	30	104
1860	105	21	112
1861	105	24	84
1862	90	28	84
1863	118	19	89
1864	97	16	108
1865	94	17	98
1866	97	19	75
1867	82	21	78
1868	57	20	52
1869	110	19	96
1870	88	25	88
1871	97	19	110
1872	121	28	85
1873	130	28	143
1874	86	21	73
1875	97	31	66
1876	91	27	64
1877	93	21	77
1878	97	14	86
1879	89	17	86
1880	95	15	85
1881	89	17	103
	3.453	799	3.300

Années	Naissances	Mariages	Décès
1882	89	14	73
1883	83	18	95
1884	66	28	94
1885	77	27	55
1886	79	23	67
1887	65	16	78
1888	63	16	74
1889	60	26	64
1890	65	19	68
1891	64	31	76
1892	65	23	58
1893	63	20	77
1894	48	22	67
1895	61	24	60
1896	63	25	82
1897	60	16	57
1898	59	18	69
1899	60	21	84
1900	51	27	77
1901	68	30	62
1902	59	24	54
1903	54	21	52
1904	53	13	48
1905	46	14	54
1906	43	18	66
1907	43	10	43
1908	55	19	58
1909	37	22	57
1910	49	21	59
1911	40	29	57
1912	58	24	54
	<u>1.846</u>	<u>659</u>	<u>2.069</u>

Recensements :

1813 à 1837	2.635	526	2.252
1838 à 1862	3.180	511	1.864
1863 à 1887	2.387	520	2.114
1887 à 1912	<u>1.387</u>	<u>530</u>	<u>1.577</u>
	9.589	2.087	7.807

**Statistique des naissances, mariages et décès
de 1813 à 1912 (RoQUEDUR)**

ANNÉES	NAISSANCES			MARIAGES	DÉCÈS
	Totales	Masculin	Féminin		
1813	13	4	9	3	13
1814	13	5	9	3	5
1815	14	8	6	3	11
1816	16	9	7	4	14
1817	10	6	4	4	5
1818	14	7	7	7	10
1819	18	10	8	1	9
1820	12	7	5	6	16
1821	13	4	9	4	7
1822	12	9	3	5	5
1823	12	5	7	3	7
1824	14	6	8	3	15
1825	10	5	5	5	5
1826	19	10	9	2	10
1827	16	11	5	7	9
1828	17	12	5	1	2
1829	8	4	4	6	5
1830	11	8	3	5	8
1831	20	10	10	4	8
1832	10	4	6	4	12
1833	12	9	3	4	6
1834	13	7	6	3	10
1835	11	6	5	8	6
1836	9	5	4	3	9
1837	13	5	8	2	11
1838	6	3	3	6	6
1839	12	5	7	2	9
1840	9	5	4	3	8
1841	11	4	7	2	7
1842	12	3	9	5	12
1843	16	6	10	1	8
1844	9	6	3	3	5
1845	17	9	8	6	7
1846	9	4	5	5	12
1847	13	6	7	4	9
1848	9	3	6	7	8
1849	16	7	9	3	17
1850	14	9	5	1	10
1851	11	7	4	2	8
1852	11	6	5	4	12
1853	17	12	5	3	9
1854	12	6	6	4	8
1855	14	7	7	1	10
1856	14	9	5	2	7
1857	7	4	3	2	13
1858	7	4	3	0	7
1859	6	2	4	2	8
1860	7	9	3	4	9
1861	16	8	8	1	8
A reporter.	518	321	303	173	435

ANNÉES	NAISSANCES			MARIAGES	DÉCÈS
	Totales	Masculin	Féminin		
Report. . .	518	321	303	173	435
1862	4	2	2	0	7
1863	9	6	3	3	9
1864	6	4	2	2	6
1865	6	3	3	4	4
1866	8	6	2	0	9
1867	6	4	2	1	5
1868	8	3	5	2	8
1869	9	5	4	2	9
1870	4	3	1	0	4
1871	8	3	5	3	12
1872	5	3	2	5	12
1873	12	7	5	9	10
1874	6	2	4	3	8
1875	8	4	4	1	5
1876	6	4	2	3	4
1877	7	4	3	2	11
1878	11	4	7	2	10
1879	3	0	3	1	7
1880	10	5	5	5	8
1881	6	4	2	5	10
1882	11	6	5	2	6
1883	8	6	2	3	3
1884	9	6	3	3	6
1885	5	4	1	2	6
1886	9	6	3	3	6
1887	8	5	3	0	3
1888	10	6	4	1	9
1889	8	5	3	1	7
1890	12	7	5	1	9
1891	10	7	3	1	8
1892	7	4	3	1	7
1893	5	3	2	4	10
1894	7	2	2	2	9
1895	6	5	1	3	7
1896	8	4	4	5	5
1897	6	5	1	3	9
1898	8	2	6	1	11
1899	9	3	6	1	5
1900	8	3	5	3	5
1901	4	3	1	1	5
1902	6	2	4	0	5
1903	5	3	2	4	6
1904	2	0	2	2	4
1905	8	6	2	4	1
1906	5	8	2	3	9
1907	6	3	3	2	9
1908	4	3	1	5	7
1909	5	4	1	1	12
1910	2	0	2	4	3
1911	5	3	2	5	3
1912	9	7	2	4	3
1913	6	5	1	2	3
Totaux :	881	534	456	303	794

DÉPARTEMENT DU GARD

ARRONDISSEMENT DU VIGAN

Mairie de Saint-Bresson

Nombre de naissances, mariages et décès par année

ANNÉES	NAISSANCES		DÉCÈS		MARIAGES	ANNÉES	NAISSANCES		DÉCÈS		MARIAGES
	mas.	fém.	mas.	fém.			mas.	fém.	mas.	fém.	
1813	4	7	1	1	2	Report	181	217	177	161	112
14	5	4	3	3	1	1864	3	3	4	3	0
15	1	4	1	1	3	65	7	5	3	0	0
16	10	5	1	2	4	66	5	4	4	4	2
17	3	4	2	3	1	67	5	1	2	0	1
18	10	3	3	2	2	68	2	5	4	2	0
19	5	2	2	1	2	69	1	1	3	5	1
20	8	3	4	4	1	70	6	3	4	2	2
21	4	2	6	1	3	71	0	2	7	5	2
22	7	3	6	1	4	72	2	3	3	3	2
23	5	4	1	2	5	73	6	2	1	1	4
24	8	5	5	4	5	74	3	3	2	0	2
25	4	7	3	3	1	75	6	2	0	3	2
26	6	7	1	2	3	76	1	4	2	4	1
27	5	4	3	2	4	77	2	6	1	2	2
28	1	6	2	1	2	78	3	2	3	5	2
29	3	3	0	0	2	79	3	2	3	1	2
30	9	5	1	1	1	80	1	3	7	6	7
31	6	3	5	8	3	81	4	8	5	10	2
32	7	4	7	5	1	82	2	3	0	0	1
33	5	4	2	3	0	83	3	3	7	1	1
34	6	2	4	4	8	84	3	5	1	2	4
35	4	6	0	4	1	85	3	3	4	1	2
36	6	4	2	3	3	86	1	3	3	1	2
37	4	1	5	3	1	87	3	1	3	3	3
38	7	3	5	1	1	88	4	3	1	5	3
39	8	5	8	5	1	89	1	3	3	2	1
40	3	3	1	4	3	90	2	0	3	2	2
41	2	4	2	2	2	91	2	2	2	0	5
42	3	4	5	5	2	92	2	2	3	6	1
43	9	1	2	3	5	93	4	1	2	4	6
44	7	5	5	2	3	94	4	4	2	5	4
45	5	5	1	1	1	95	1	0	4	2	1
46	5	7	6	2	1	96	5	4	3	2	2
47	3	6	4	5	2	97	2	4	1	0	2
48	11	2	5	3	2	98	1	2	2	4	1
49	5	6	2	7	2	99	2	3	3	3	1
1850	5	8	2	6	1	1900	2	7	3	3	2
51	6	3	3	4	1	01	2	0	5	2	4
52	6	5	4	3	4	02	2	3	2	2	0
53	6	6	4	3	2	03	2	2	4	1	1
54	8	2	9	7	3	04	4	2	3	2	0
55	5	5	4	3	1	05	3	0	6	2	0
56	10	4	3	5	1	06	2	0	3	7	3
57	4	4	4	3	0	07	3	2	0	2	2
58	4	2	7	5	3	08	3	2	2	4	3
59	7	4	6	3	3	09	1	1	0	2	1
60	3	8	3	3	0	10	3	1	1	1	1
61	6	4	2	2	3	11	2	1	7	2	1
62	4	5	2	4	0	12	1	2	3	1	2
63	3	4	8	6	2						
Totaux partiels	181	217	177	161	112	Totaux génér.	417	345	321	291	207
							762		612		

II. — Naissances illégitimes

une en 1818

III. — Nombre total en cent ans des naissances

a) masculines : 417

b) féminines : 345

IV. — Nombre total en cent ans des décès

a) masculins : 321

b) féminins : 291

V. — Transcription de jugements de divorce

Néant.

Commune de St-Roman-de-Codières

Dates	Mariages	Décès	Naissances
—	—	—	—
1813	14	19	21
1814	2	26	35
1815	9	20	20
1816	6	19	22
1817	2	17	19
1818	5	52	32
1819	11	20	23
1820	12	22	32
1821	6	16	26
1822	8	17	35
1823	7	11	41
1824	10	28	29
1825	5	20	31
1826	14	21	34
1827	9	23	24
1828	8	23	32
1829	6	36	36
1830	6	13	25
1831	7	21	35
1832	12	19	25
	<u>159</u>	<u>443</u>	<u>577</u>

Dates	Mariages	Décès	Naissances
1833	12	10	34
1834	8	21	39
1835	16	27	37
1836	6	22	19
1837	7	21	36
1838	9	19	31
1839	3	26	26
1840	11	26	30
1841	5	23	28
1842	4	22	33
1843	7	31	20
1844	7	19	34
1845	3	16	25
1846	10	18	22
1847	7	17	22
1848	15	15	30
1849	4	24	24
1850	5	28	36
1851	5	19	19
1852	11	9	26
1853	5	14	22
1854	4	25	19
1855	6	26	23
1856	10	28	20
1857	5	15	18
1858	11	18	24
1859	5	17	19
1860	8	22	19
1861	8	25	20
1862	11	16	17
1863	6	12	30
1864	10	14	18
1865	10	13	26
1866	10	8	22
1867	2	17	23
1868	2	24	15
1869	6	30	32
1870	4	24	8
1871	10	15	14
1872	10	17	17
1873	6	19	18
1874	7	12	22
1875	7	14	18
1876	7	14	14
1877	6	12	17

Dates	Mariages	Décès	Naissances
1878	7	15	11
1879	5	9	9
1880	3	10	13
1881	5	11	13
1882	1	15	15
1883	4	11	8
1884	9	20	15
1885	3	9	16
1886	12	7	13
1887	2	11	13
1888	1	13	8
1889	2	16	11
1890	5	8	12
1891	4	17	11
1892	7	15	8
1893	3	7	19
1894	7	16	10
1895	3	13	15
1896	8	16	10
1897	4	12	7
1898	5	13	14
1899	8	10	14
1900	6	15	14
1901	5	13	7
1902	6	9	13
1903	2	12	9
1904	3	8	8
1905	6	15	9
1906	3	10	11
1907	5	15	13
1908	3	7	14
1909	1	8	13
1910	2	10	5
1911	1	8	13
1912	5	11	5
1913	6	9	11
			6
			11

SAINT-JULIEN-DE-LA-NEF

1° Nombre de naissances, mariages et décès par année

ANNÉES	Naissances	Décès	Mariages	ANNÉES	Naissances	Décès	Mariages
1813	7	9	3	1863	6	5	2
1814	11	4	0	1864	7	10	0
1815	8	5	2	1865	2	5	4
1816	9	8	3	1866	9	7	3
1817	7	5	3	1867	5	3	0
1818	6	4	1	1868	8	11	3
1819	8	3	1	1869	4	5	2
1820	9	7	2	1870	7	4	0
1821	10	2	4	1871	7	8	3
1822	10	2	1	1872	8	6	8
1823	3	4	2	1873	5	9	9
1824	7	5	1	1874	10	9	2
1825	8	5	3	1875	6	9	2
1826	5	8	2	1876	10	7	1
1827	10	5	3	1877	8	2	4
1828	7	5	3	1878	13	8	2
1829	5	0	2	1879	7	6	1
1830	5	4	1	1880	8	5	0
1831	17	6	2	1881	11	7	3
1832	4	5	1	1882	4	7	4
1833	13	3	2	1883	7	4	1
1834	7	9	1	1884	4	0	2
1835	12	4	0	1885	8	9	3
1836	13	5	5	1886	9	4	1
1837	8	7	2	1887	9	2	2
1838	9	12	0	1888	10	8	0
1839	10	11	2	1889	2	5	1
1840	6	6	3	1890	6	2	0
1841	7	6	1	1891	5	4	3
1842	14	7	2	1892	2	7	0
1843	6	15	3	1893	6	5	0
1844	11	8	5	1894	2	3	0
1845	7	7	5	1895	8	7	0
1846	13	6	2	1896	1	6	0
1847	6	9	4	1897	4	8	1
1848	15	2	3	1898	6	9	4
1849	10	3	0	1899	3	3	0
1850	6	4	0	1900	1	7	0
1851	8	2	0	1901	5	2	0
1852	6	5	2	1902	3	6	1
1853	10	11	5	1903	3	3	5
1854	5	7	0	1904	8	2	5
1855	8	12	1	1905	4	5	0
1856	9	6	3	1906	5	5	0
1857	4	3	2	1907	12	7	7
1858	6	3	1	1908	7	5	2
1859	9	4	3	1909	7	3	1
1860	6	10	2	1910	4	4	2
1861	7	1	5	1911	8	3	1
1862	5	7	4	1912	4	1	2
Total....				Report	412	291	108
				Tot. gén.	720	563	205

DÉPARTEMENT DU GARD
ARRONDISSEMENT DU VIGAN
Commune de Saint-Julien-de-la-Nef

Deuxième question : Naissances illégitimes

1° de 1813 à 1837 inclus :	cinq
2° de 1838 à 1862 inclus :	deux
3° de 1863 à 1887 inclus :	néant
4° de 1888 à 1912 inclus :	néant
Total :	sept

3° Nombre total en cent ans des naissances

a) masculines :	359
b) féminines :	361

**4° En cent ans total des naissances
pour chaque mois de l'année**

janvier	fév.	mars	avril	mai	juin	juillet	août	sept.	oct.	nov.	déc.	total
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
71	77	69	50	40	44	61	60	60	60	73	55	720

Saint-Laurent-le-Minier

Années	Naissances		Maria- ges	Décès	Années	Naissances		Maria- ges	Décès
	légitimes	naturelles				légitimes	naturelles		
1813	38		7	33	1863	20		6	40
14	36		7	29	64	18		15	28
15	36		2	37	65	32	I	7	28
16	39	I	8	29	66	17		6	31
17	44		3	27	67	29		14	31
18	18		4	88	68	21		3	35
19	36		8	28	69	26		11	39
20	33		9	25	70	25		2	38
21	32		13	17	71	22		8	59
22	42	I	8	31	72	37		15	29
23	27		8	18	73	21		18	28
24	27		14	28	74	40		16	32
25	35	I	9	19	75	39		4	26
26	37	I	8	22	76	39	I	7	27
27	37	I	13	21	77	34		7	47
28	47		12	28	78	27		3	30
29	33		8	35	79	27		7	32
30	39	I	9	33	80	27		11	21
31	40		5	51	81	24		6	32
32	28		8	32	82	26		7	35
33	34		11	29	83	19		6	28
34	56		14	40	84	16		3	16
35	37	I	11	34	85	17		10	18
36	44	I	9	30	86	19		6	34
37	45		6	50	87	22		9	33
38	31	I	7	46	88	29		8	30
39	46		4	33	89	23		11	31
40	42		8	29	90	19		7	42
41	38		6	28	91	40		6	30
42	45		9	36	92	34		3	35
43	30	I	11	35	93	30		3	25
44	42		5	39	94	40		5	44
45	38	I	8	50	95	30		6	37
46	35	2	19	32	96	32		9	34
47	34		15	42	97	39		8	47
48	35		6	31	98	30		8	26
49	27	I	10	33	99	27		7	33
50	37	I	9	29	1900	35	I	7	22
51	30	I	8	40	01	31		12	38
52	34		6	30	02	35		4	24
53	36	I	4	44	03	31		10	25
54	24	I	8	37	04	38		6	26
55	25		2	47	05	27		8	29
56	35		8	29	06	39		9	40
57	28		4	40	07	38		6	39
58	24		9	35	08	27		9	26
59	26		9	62	09	40		7	34
60	22		4	26	10	17		3	23
61	22		7	34	11	34		8	17
62	29		8	30	12	36		8	27
1.735				1.731	1.445				1.591
18				408	3				385

Récapitulation générale (Saint-Martial)

Total des naissances pendant les quatre périodes

1 ^{re} période	{ garçons : 385 filles : 350 }	{ 735	} 2.413
2 ^e période	{ garçons : 354 filles : 362 }	{ 716	
3 ^e période	{ garçons : 300 filles : 305 }	{ 605	
4 ^e période	{ garçons : 157 filles : 200 }	{ 357	

dont : garçons : 1.196 ; filles : 1.217

Naissances illégitimes.....	{ garçons : 5 filles : 7 }	{ 12
-----------------------------	-------------------------------	------

MARIAGES

1 ^{re} période	208	} 708
2 ^e période	185	
3 ^e période	179	
4 ^e période	136	

DÉCÈS

1 ^{re} période	590	} 2.156
2 ^e période	605	
3 ^e période	519	
4 ^e période	436	

Masculinité du siècle

Naissances masculines du canton (Sauf Saint-Laurent)	Naissances féminines du canton (Sauf Saint-Laurent)
Sumène..... 4.461	4.617
Saint-Julien..... 359	361
Roquedur..... 515	447
Saint-Martial..... 1.196	1.217
Saint-Bresson..... 417	345
Saint-Roman..... 904	881
Total..... 7.852	7.868

Variation mensuelle des naissances dans la commune de Sumène

Naissances par mois pendant quatre périodes de vingt-cinq ans et total du siècle

Janvier	Février	Mars	Avril	Mai	Juin
271	267	235	194	161	125
285	236	279	201	190	154
208	216	183	176	156	166
101	122	141	134	109	111
865	841	838	705	622	556
Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre
194	188	207	226	244	98
192	217	227	265	250	219
183	190	173	177	207	275
95	135	106	121	119	221
664	730	710	789	820	813

Les chiffres que nous considérons sont trop minimes pour qu'il y ait intérêt à les étudier en détail. Nous ne voudrions pourtant pas négliger de faire

remarquer les indices très élevés du premier trimestre de l'année (1.100 environ) et l'écart considérable qui existe par conséquent entre ceux-ci et les indices inférieurs (750 pour juin).

Le rédacteur de l'article sur la variation mensuelle dans l'*Annuaire de la Statistique internationale du mouvement de population*, édition 1913, conclut : « On peut essayer de rapprocher la diminution des écarts de la baisse générale de la natalité survenue en Europe depuis la période 1870-1880. Il semble que dans les différents pays les courbes représentatives de la fréquence natalitaire par mois — à diverses périodes — ont des oscillations moins brusques à mesure que la natalité diminue. »

On connaît l'opinion de M. le professeur Richet sur la connexité entre le développement intellectuel d'un groupe humain et la diminution de sa variation natalitaire mensuelle. Plus la vie cérébrale prend d'intensité moins les changements du milieu extérieur entraînent d'oscillations marquées. La fécondité perpétuelle serait une conquête physiologique comparable à la température constante.

Les faits apportent à cette seconde manière de voir des confirmations intéressantes qui deviennent plus précises si l'on prend comme signe de la valeur intellectuelle l'aptitude au commerce et à l'industrie.

On peut remarquer d'ailleurs que ces populations adaptées au négoce et au travail d'usine ont en général une existence sédentaire.

Nous nous permettons donc de suggérer que la

grandeur de la variation mensuelle dépend aussi en partie de la vie plus ou moins morale des pays considérés. On voit qu'en Allemagne où l'abaissement natalitaire a été assez peu marqué les indices maxima de la variation mensuelle sont inférieurs à ceux de la France et continuent à s'abaisser à mesure que l'empire s'industrialise. Ces résultats sont conformes à ceux que la réflexion fait prévoir. Les populations les plus exposées au grand air sont celles sur qui la variation de l'intensité solaire a le plus d'effet.

Un facteur qui doit également jouer un rôle capital est celui du travail plus ardu des moissons et les moindres heures accordées au sommeil (sieste comprise) pendant la saison caniculaire.

C'est un fait d'observation courante dans le canton de Sumène que tout le monde est amaigri à la fin de l'été. Le travail se prolonge du fait des cueillettes, vendanges, olives, châtaignes, et la natalité, comme nous le voyons, se relève tardivement aussi en correspondance aux conceptions de décembre.

Comme en Italie et en Espagne nous voyons que notre canton n'a pas de double maximum et que le semestre tout entier d'octobre à mars représente le haut plateau de la courbe.

Malgré son aspect rude et montagneux, Sumène ne connaît pas le profond sommeil d'hiver de la nature septentrionale.

CONCLUSIONS

I

Les médecins sont particulièrement indiqués pour continuer les monographies cantonales commencées par Arsène Dumont, MM. Bertillon et Charles Benoist.

II

L'étude que nous avons faite du canton de Sumène montre que celui-ci présente :

- a) Une variation mensuelle natalitaire accusée ;
- b) Une masculinité exceptionnellement basse ;
- c) Un coefficient infime de naissances naturelles, de divorces et de suicides.
- d) Une natalité nettement supérieure à la moyenne française de 1813 à 1913.

III

Le canton s'ajoute à la liste déjà longue de ceux où un état démographique favorable coïncide avec une persistance des idées politiques et religieuses de l'ancien régime. Les conditions économiques ne paraissent pas y présenter d'avantages exceptionnels.

IV

Notre administration doit donc rechercher avant tout les moyens de relever la natalité dans les parties de la population qui subissent le plus volontiers son influence.

V

Le corps médical doit être pour cela le meilleur auxiliaire des pouvoirs publics. Afin qu'il soit mieux préparé à cette tâche de salut français il est désirable que les étudiants trouvent dans nos Facultés un enseignement élémentaire de démographie internationale.

VI

Cet enseignement peut être considéré comme également utile au point de vue de la science pure.

Vu : le Président de la thèse,
RICHET

Vu : le Doyen,
ROGER

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
P. APPELL

BIBLIOGRAPHIE

- Le pays de Nîmes en l'an X (citoyen Baumes de la Faculté de Montpellier).
- Souvenirs et observations manuscrits de M. de Massannes (maire de Sumène).
- Monographies cantonales (Arsène Dumont),
- Compte rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, t. LXXXVI.
- Rapport sur les causes économiques morales et sociales de la diminution de la natalité (Charles Benoist).
- La variation mensuelle (M. le professeur Richet).
- Revue eugénique anglaise.
- Il sesso del punto de vesto statistico (Corredo Gini de Bologne).
- The causation of sex (E. Rumley Dawson).
- Tables du royaume de Saxe de 1876 à 1885.
- Le dépopulation de la France (D^r Jacques Bertillon).
- Die Fruchtbarkeit der Ehen (Kren de Christiania).
- Statistique internationale résultant des renseignements de la population.
- La vaccination dans le Gard (Hector Rivoire).
- Le livre de raison de Ch. de Courtois (de Ribbes).
- Rapport à l'Académie de Nîmes sur la dépopulation d'une personne rurale du Gard (Pierre Guérin).
- La population française (Le Vasseur).

Imp. de la Faculté de Médecine, 15, rue Racine, Paris. — 5229-21
